
CONTRIBUTION à l'étude de la VIE RELIGIEUSE (Islam populaire).
Suite d'anecdotes concernant la vie et l'action d'un personnage vénéré.

LA LEGENDE D'UN SAINT

Chikh Mohand Ou-Lhossine



Ouvrage numérisé par
l'équipe de
ayamun.com

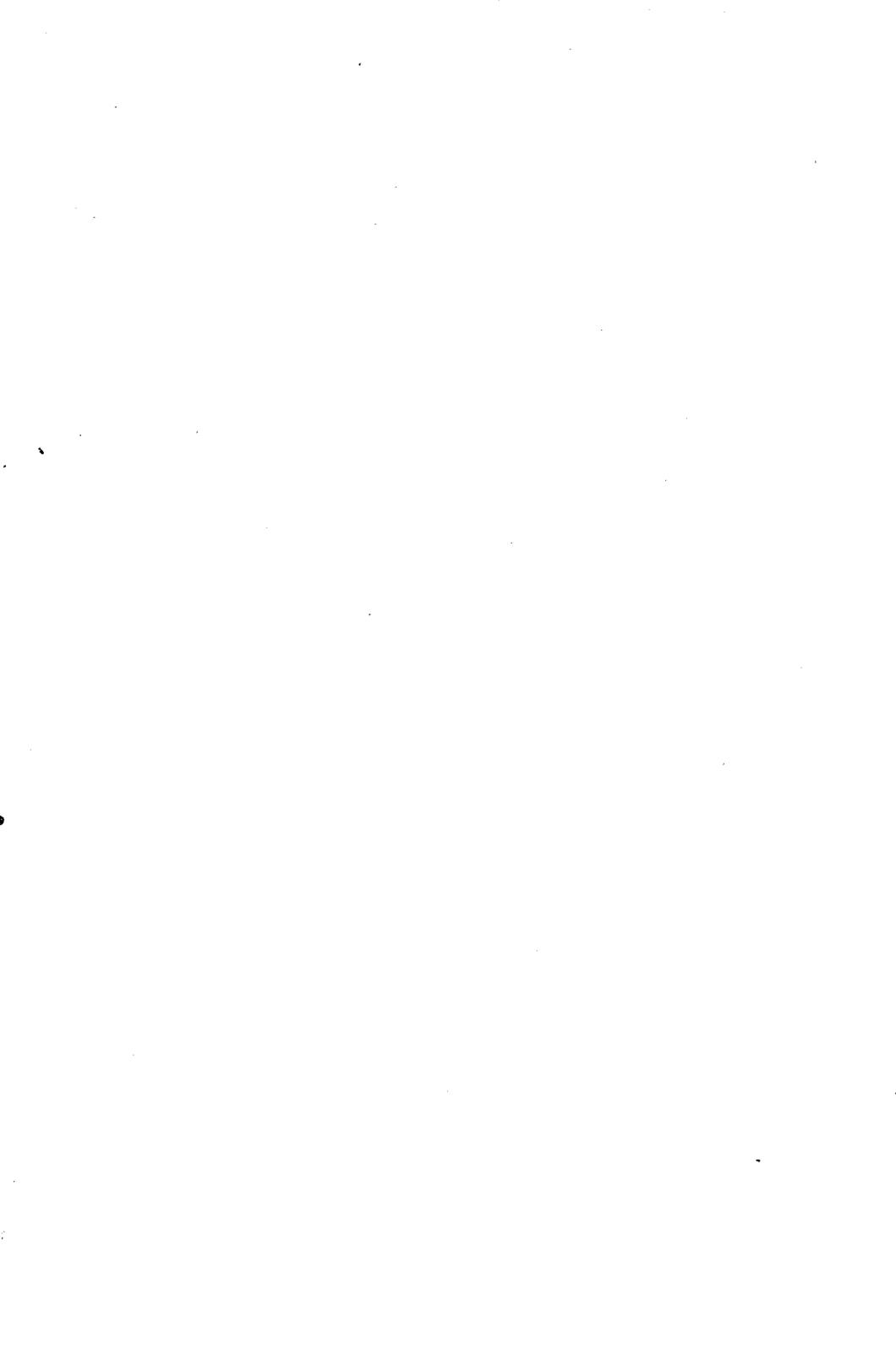
MAI 2015



LA LEGENDE D'UN SAINT

Chikh Mohand Ou-Lhossine





AVANT-PROPOS

On était au début du siècle, en l'an 1901. Ce jour-là, une foule considérable envahissait chemins et sentiers qui mènent à un hameau des environs de Taqa, (plein Nord de Michelet, cote 796, /645-370/), celui d'Ait-Ahmed. Une fois encore, elle allait rendre visite à son saint vénéré, CHIKH MOHEND OULHOSSINE. Mais elle ne venait plus, comme par le passé, lui demander des conseils ou implorer des guérisons: elle allait l'accompagner à sa "maison originelle", demeure qu'il avait si longuement bâtie de ses aumônes tout au cours de sa vie.

Malgré les sept femmes qu'il avait épousées, il mourait sans enfant. Le seul fils qu'il ait eu de l'une d'elles, Si Mohand Larbi, était mort jeune, frappé, dit-on, par la malédiction paternelle: en effet, malgré la défense de son père, il avait demandé à son oncle, Lhadj Arezki, de l'emmener avec lui au pèlerinage de La Mecque. Il ne put atteindre le terme de son voyage et, quelques jours après son retour à la maison, il mourait.

Si Chikh Mohend ne laissait pas de descendants, il laissait la réputation de sa sagesse et de sa sainteté. Cette réputation qui, durant toute sa vie, lui avait amené les foules, allait croître sans cesse, et même entrer dans la légende. Il ne serait plus, pour beaucoup, Chikh Mohend, mais Le Chikh par excellence. On aurait recours à lui dans les

cés les plus divers. Veut-on'assurer que la fiancée fera un heureux mariage? Quelques jours avant qu'elle ne soit "emmenée", on l'a conduira se baigner au puits du Chikh ou, au moins, on lui en apportera de l'eau pour s'en laver. Veut-on obtenir quelque faveur? On va à la tombe d u Chikh. Veut-on prêter un serment valable? On jurera par le Chikh. Si l'on a évité u n e chute sur le chemin, on dit: A ccih!

Dans cette région de Michelet, que nous connaissons le mieux, rares sont les personnes ayant dépassé l'adolescence qui ne connaissent quelques traits de la vie du Maître ou ne mentionnent, à l'occasion, l'un ou l'autre de s e s apophtegmes, passés désormais dans le folklore local.

C'est après avoir interrogé longuement l e s uns et les autres que nous livrons au lecteur ces anecdotes concernant Chikh Mohend. Si nous parlons de Légende, ce n'est pas pour déprécier cette foi un peu naïve des humbles q u i nous ont dit leurs souvenirs, mais plutôt pour y communier e n toute cordialité.

H. G.

Enfance et années de formation

Ce chapitre est constitué, presque entièrement, par les récits d'une vieille tahunit, dévote convaincue et avertie. Nous n'avons pas pu, malheureusement, rendre toute la saveur de ses confidences, son grand âge la privant par moments de la tension d'esprit qui eût été nécessaire.

CCih Muliend w-Ellusin,
Mezzi mⁱ igg-ebda Rendan.

Sbee-snin di-lehlawi :

NNan-as : Dizm it yeççan.

Mujj-œ di-Lbaçna :

Usan-d yig-d it yezran.

Chikh Mohend ou Lhoussine - était (tout) jeune quand il commença le Ramadan. - Sept ans dans les solitudes, - On disait : C'est un lion qui l'a dévoré. - Il alla à La Mecque par vertu de mystère : Des gens qui l'(y) avaient vu sont revenus.

A sa naissance, Chikh Mohend fut emporté jusqu'au Septième Ciel par les Anges. Sa mère ne le vit qu'au bout de dix jours. Debout depuis peu, elle s'était mise à préparer le repas. A son retour, elle trouva son fils sur sa couche. Elle l'éleva jusqu'à ce qu'il fût devenu un petit garçon.

Un jour, sa mère alla rendre visite à Sidi Tayeb Ou-Khliifa, oncle de Moh At-Elhoussine. Elle emmena son fils avec elle.

Sidi Tayeb Ou-Khliifa était d'Azrou. C'était un saint que l'on chante en vers :

Sidi Tayeb Ou-Khliifa,
Dont la chevelure couvre les épaules,
Habite dans les campagnes désertes
(Où) tombent la grêle et la pluie.
Maître, nous t'en prions,
Fais que notre peine débouche sur la joie.

Sidi Tayeb habitait dans des coins reculés. Il était vêtu de haillons effilochés, superposés, dotés de (multiples) nouets (en guise de poches); il était couvert de crasse. Poilu au maximum, il laissait les poux courir sur lui: il ne les chassait pas mais les croquait.

Voyant l'enfant amené par sa mère, il entrevit, par révélation divine, son merveilleux destin. Il dit à sa mère :

— Ce garçon, laisse-le-moi.

Elle le lui laissa. Sidi Tayeb en fit un berger qui lui gardait

L'enfance. Akken d-ilul CCİh Muhend, refsent-et elmalayekkat yer-bu-s-sebe^a igenwan. Ur tđall ara fell-as yenna-s arni d asmi bbden ecr-eyyan. Yenna-s d ennafsa : tekkr a d-ewqem leftar : akken tuyal, tufa-d emmi-s degg-esgen. Dya trehbat-id arni d asmi yebbed d amazzal.

Berger de Sidi Tayeb Oukhlifa. Yib^oass truh a d-zur yur-Sidi Teyyeb w-Ehlifa, d hali-s em-Muhat-Elhusin. Tebbi mmi-s yid-es.

Sidi Teyyeb w-Ehlifa n-at-Wezru. Dulewli cenmun ula deg³-sefru :

A Sidi Teyyeb w-Ehlifa,
Bu-wemzur yeddal tuyat,
Tanezdnyt deg-lehlawi,
Abruri lehwa tekkat.
A sidi, deg-leenaya-k,
SSufy-ay lestab er-tafat.

Sidi Teyyeb w-Ehlifa yezdey di-lehlawi. D bu-ylefđan, d bu-yjerbuben, d bu-ybertuten, d bu-ydelagen, d bu-tyemmusin. Yeçur d icelyumen, leyyunt fell-as telkin : net^a ur tent yeteggir ara : ite^{tt}-itent.

Akken d-iwal^a aqcic-enni d-yeddán d-yenna-s, iwerra-yas Rebbi teemer teyrast-is. Yenna-yas iyenna-s :

— Aqcic-agi, jj-iyi-t adyeqqim yur-i.

Tejja-t : yerra-t Sidi Teyyeb d ameksa, ikess-
as

ses bêtes. Le soir venu, pour rentrer des champs, il montait sur un bœuf ou une vache.

A l'heure du souper, Sidi Tayeb Ou-Khlifa disait :

— Viens souper.

— Père, je n'ai plus faim, disait-il en refusant.

Sidi Tayeb savait que les anges lui portaient dans les champs un couscous blanc et bien roulé, délicieux, cuisiné par les houris, non par des femmes.

Souvent Sidi Tayeb alla aux champs en compagnie de Moh At-Elhoussine : quand il arrivait là-bas, les perdrix l'épouillaient. Moh At-Elhoussine s'y mettait aussi : (il y avait donc) les perdrix d'un côté et lui, de l'autre.

Sidi Tayeb avait une sœur, de père et de mère, qui s'appelait Smina. Cette Smina et Moh At-Elhoussine se demandaient avec la même anxiété qui hériterait de la baraka du saint. Dieu révéla à ce dernier que ce serait celui qu'il avait élevé comme un fils qu'il mettrait à sa place.

Sidi Tayeb déclinaît : très âgé, il approchait de sa fin. Un jour, qu'il était assis au soleil, il appela Moh At-Elhoussine et Smina :

— Approchez, dit-il : qui va m'épouiller ?

— Moi, dit Moh.

Il lui retira des poux, de quoi en remplir le creux de sa main. Sidi Tayeb lui dit :

— Mets-les dans ma main.

Mohend les y déposa. Sidi Tayeb dit alors à sa sœur :

elmal. Mi ġ-ebbed tameddit, mi ara d-yuyal di-leh-
la, a u-yerkeb f-ezger ney f-etfunast.

Lweqt imensi, yin-as Sidi Teyyeḥ w-Ehlifa :

— eeddi atteççd imensi. Yettaġi, yeqqar-as :

— A baba, rwiq.

Sidi Teyyeḥ yezra tawint-as elmalayekkat yel-
leħla lemliwwer ziden : tiliuriyin i t yessebbayen,
maççi d elħalat.

Ac-ħal d abrid i t-ħedda Sidi Teyyeḥ neṭṭa d-
Muħ at-Elħusin el-leħla : mi ġ-ebbed er-din, tjanint-
as etsekrin ; ula d Muħ at-Elħusin yettani-yas, ti-
sekrin di-ljiħa, neṭṭa di-ljiħa-nniċen.

Il h rite ses charismes Sidi Teyyeḥ w-Ehlifa yes-
de Sidi Teyyeḥ. sa wleħma-s em-baba-s u-

yenna-s, ism-is Smina. Neṭṭat d-Muħ at-Elħusin tjem-
yeliwaṣen f-elbarakka-s wi ara t yawin. Iwerra-yas
Rebbi d win u-irebba am emni-sara yerr t-emkan-is.

Sidi Teyyeḥ imal, d argaz ameġran, qrib adi-
yab. Yibbass yeqqin i-yiṭij : isawl-as i-Muħ at-El-
ħusin ed-Smina, yenna-yasen :

— Eyyaw ! wi ara i yanin ?

Yenna-yas Muħ at-Elħusin :

— D nekk !

Yettani-yas armi teççar t-ħakent-is. Yenna-yas
Sidi Teyyeḥ w-Ehlifa :

— Awi-tent-it s afus-iv.

Yenna-yas-tent s afus-is. Yenna-yas Sidi Tey-
yeḥ i-wleħma-s :

— Mange-les, *Smina* : ce sont des perles.

Smina, avec une grimace, refusa. Le vieillard demanda :

— Qui va donc les manger ?

Moh At-Elhoussine déclara :

— Ce sera moi.

Fermant les yeux, il l e s avala. *Sidi Tayeb Ou Khlifa*, se penchant vers lui, dit :

— *Moh At-Elhoussine*, monte sur mes épaules.

— J'y monterai, dit *Moh*, (mais) je me tiendrai propre, je me marierai, je m'habillerai convenablement, je serai renommé.

Sidi Tayeb Ou-Khlifa le fit monter et l'emporta où les saints tiennent leurs mystérieuses assises.

A partir de ce jour, *Smina* fit grise mine à son frère : celui-ci lui demanda :

— Qu'as-tu donc, *Smina* ?

— Pourquoi, frère, répondit-elle, ne m'as-tu pas confié ton trésor ?

Il répondit :

— Je ne peux plus rien pour toi : *Moh At-Elhoussine* l'a obtenu.

Sidi Tayeb disparut. *Moh At-Elhoussine* fit ses bagages et s'en alla.

NOTE.

La vieille tahunit interviewée, (v.p.l), et les membres de la famille du Chikh que j'ai pu consulter sont d'accord pour affirmer qu'il fut initié par cinq Maîtres réputés; les noms diffèrent cependant dans les listes. La famille reconnaît :

- Chikh Mohend Ou-Ali Tqabba, (Petite-Kabylie);
- Chikh Ben-Haddad;
- Chikh Cherif, de Toumliline, (Ait-Djennad);

— A tent teççd, a Smina : ttijuhertin.

Smina tekresmumi, tugi. Yenna-yas :

— Wⁱ ara tent yeççen?

Yekkr-ed Muhi at-Elhusin, yenna-yas :

— D nekk !

Yeçqn alln-is, yesbele-itent. Imir-en Sidi Teyyeb w-Ehlifa yekna, yenna-yas :

— A Muhi at-Elhusin, erkeb ef-tuyat-iw.

Yenna-yas :

— Adrekbey, adelmelney, adezhuy, adelsey el-lebsa l-leali, ateccecece tafat-iw.

Yesrekb-it Sidi Teyyeb w-Ehlifa, yebbi-t anda llan lesrar el-lawleyya.

Seğğ-ass-en, Smina teççuffu f-egma-s. Yenna-yas :

— D acu kem yuyn, a Smina ? Tenna-yas :

— A gn^a, acimⁱ ur iyi d-efkiq ara tahamut-ik?

Yenna-yas :

— Ul^a imhedmey, a Smina : yebbi-t, Muhi at-Elhusin.

Iyab Sidi Teyyeb w-Ehlifa : Muhi at-Elhusin yerfed irni.

- Sidi Hend Ou-Tayeb, d'Ait-Lâziz, (Région de Michelet) : Chikh Mohend resta sept ans près de lui, vivant dans une palwa, au lieu-dit Tamesguida.

- Sidi Hend Adjouadi, d'Elqelâa aux Ait-Khelili. Ce dernier maître ne serait autre, selon certains, que Sidi Hend Aoudiâ, d'Ait-Zellal, père de Chikh Amokrane.

Moh At-Elhoussine alla trouver Sidi Hend Aoudiâ et lui dit :

— Fais-moi étudier.

Sidi Hend Aoudiâ en fut tout heureux. Il répondit :

— Volontiers.

Il resta chez lui cinq ans, étudiant le Coran. Lorsque l'Esprit le saisissait, il mangeait (des épines de) chardon et d'églantier(?), comme si c'eût été des tiges de courge.

Sidi Hend Aoudiâ apprit par révélation divine que Moh At-Elhoussine n'aurait pas son égal.

Un jour, il envoya ses élèves à la chasse, en leur disant :

— Allez m'attraper un petit oiseau et tuez-le dans un endroit où Dieu ne pourrait vous voir.

Ils partirent et se mirent en chasse. Chacun attrapa son oiseau et lui coupa la gorge, qui sous un rocher, qui au creux d'un buisson, qui dans le (fond) d'un ravin. Quant à Moh At-Elhoussine, il attacha les ailes et les pattes (de l'oiseau) et le mit, vivant, dans le capuchon (de son burnous). A leur retour, Sidi Hend Aoudiâ demanda aux Confrères :

— Apportez-vous les oiseaux? Où les avez-vous égorgés?

Ils répondirent :

— Là où tu nous avais dit : là où Dieu n'était pas.

Chacun raconta comment il avait fait. Moh At-Elhoussine restait le dernier, silencieux. Sidi Hend Aoudiâ lui demanda :

— Et toi, Moh At-Elhoussine?

— Le voici, répondit-il : je ne l'ai pas égorgé : partout où je regardais, Dieu était là.

Il tira l'oiseau de son capuchon : il vivait encore :

Chez Sidi H'end Aoudia. İruli Muhi at-Elhusin yer-
Sidi Hend Awdie, yenna-
yas :

— Ad iyi tesseyred. Yefred yis-s Sidi Hend
Awdie, yenna-yas :

— Yirbeki. Yeqqim yar-es hems-esnin, yeyra
Leqran. Mⁱ ara t-id yokcem uruhani-s, itett tasek-
ra tteefert, ikerr-itent am leqlum.

Sidi Hend Awdie, iwerra-yas Rabbi Muhi at-Elhu-
sin ur tettafd ara timitelt-is. Yibbass, icegges
lehwan-is adruhen er-essyada, yenna-yasen :

— Ruliet, a yi tettferm afruh, zlut-et-id anida
ur kn-idd iwala Sidi Rabbi.

Ruhen, segden : kul-yiwen yettf-ed afruh-is,
yozla-t : wa ddaw-tezruj, wa s-eddaw-umaday, wa yeb-
bi-t s iyzer. Netta, Muhi at-Elhusin, ikabbl-as i-
ferrawn-is d-iquejjim-is, yerra-t-id s aqelmun kan
akken d amuddur. Akken d-ebbden lehwan, yenna-yasen
Sidi Hend Awdie :

— Ma tebbim-d ifrah? Anida ten tezlam?

NNan-as ak :

— And^a ay temid : and^a ulac Sidi Rabbi.

Kul-yiwen yekka-yaz-d amek yejdem. Muhi at-El-
husin yeqqim d aneggaru, yessusem. Yenna-yas Sidi
Hend Awdie :

— I-kecc, a Muhi at-Elhusin? Yenna-yas :

— Atan, ur t-id ezliy ara : amkan yer edliy, u-
fiy yella Sidi Rabbi.

Ijebd-ed afruh deg-qelmun-is, d amuddur, yen-
na-yas :

— Le voici : (si) cela te convient, garde-le ; si cela te convient, laisse-le aller.

Sidi Hend Aoudiâ dit à ses Confrères :

— Vous, allez ; toi, reste : j'ai à te (parler).

Quand ils se furent éloignés, il dit à Moh At-Elhoussine :

— Je vais t'envoyer à tel endroit : emporte ça : tu le donneras à la personne que tu trouveras là-bas et tu me rapporteras ce qu'on te donnera.

Moh At-Elhoussine partit. Quand il eut atteint la montagne, une porte s'ouvrit devant lui dans le rocher : des anges le firent entrer. Il trouva une femme qui baratait : ce n'était pas une femme (comme les autres, mais) (un des) anges qui approchent Dieu. Moh At-Elhoussine posa devant elle ce qu'il avait apporté. Elle lui remit un panier de poires, en lui disant :

— Porte-le à celui qui t'a envoyé.

Elle le prit par la main, lui fit franchir sept portes. Dans la septième demeure, elle lui conféra l'investiture et lui découvrit les secrets les plus cachés.

Mohend At-Elhoussine revint chez Sidi Hend Aoudiâ. Il lui dit ce qui s'était passé et lui présenta le panier de poires. Sidi Hend Aoudiâ lui dit :

— Ton apprentissage est terminé. Va t'installer à ton compte comme chikh.

Chikh Mohend a l l a donc ouvrir son (école de science et de sainteté). Au début il n'eut pas beaucoup de monde (autour de lui) : pas plus que quatre disciples.

Un jour, un ange lui apparut, qui demanda :

— Ne manques-tu de rien ? Es-tu heureux de ton sort ?

— Atan : yetyerd-ak ejj-it, yetyerd-ak serrri-as.

Sidi Hend Awdie yenna-yasn i-lehwan-is :

— Kunwi, ruhiet. Keçç, eđri-d : ehwa jey-k.

Akken ruhien, yenna-yas i-Muħi at-Elħusun :

— A k ceggeey el-lmudee flan : awi tayawsa-yagi : fk-itt i-win ara n-tafed. Ayn ara k-d yefk, awi-yi-t-id.

İruħi Muħi at-Elħusun. Akken yebbed sadrar, telli-yas tebburt degg-ezru : skecment-eť elmalayekkat yer-daheł. Yufa-n tamettut la tessenduy iyi. Neťtat maççi ttamettut : d elmuluk iqrben Sidi Rebbi. İ-eedda Muħi at-Elħusun yessers ez-dat-es elħaja d-yebbi. Neťtat tefka-yas taqecwalt ifires, tenna-yas :

— Awi-yas-t-in i-win i kk-idd iceggeen.

Sakin, tetf-as afus, tessedda-t i-sebea teb-bura ; armi ttahhamt ti-s-sebea, tseby-it-id, tesdall-it f-lebađen n-etbađnit.

Yuyal-ed Muħiend at-Elħusun yur-Sidi Hend Awdie. Yehka-yas amek yella lħal. Yessers-as taqecwalt ifires. Yenna-yas Sidi Hend Awdie :

— Tfukk leqraya-k : ruħi atsemred tahamuť-ik, atcahed.

Les débuts d'un Maître. CCİħ Muħiend İruħi, yemor tahamuť-is, meeni di-caw ur yeseⁱ ara^a atas el-lyaci : yesea kan rebea tħelba.

Yiħħass, ibedd-ed yer-s elmelik, yenna-yas :

— Ma ur k ihuřş wara ? Ma tsekred ? Yenna-yas :

— Je voudrais bien, répondit-il, faire la prière avec le Prophète, le jour de la Grande Fête.

A partir de ce jour, il vit le Prophète fréquemment et il faisait la prière en sa compagnie.

— C'est tout ce que tu voulais? demanda l'ange.

— Donne-moi ma clé, répondit-il.

— Va à la fontaine de Timedouine : à qui tu rencontreras, homme ou femme, tu la demanderas.

Le chikh Mohend alla à Timedouine : il rencontra une jeune mariée parée de ses beaux habits. Il la saisit par le haut de sa robe : elle tressaillit :

— Lâche-moi, dit-elle, ou je crie !

— Si tu cries, dit-il, je crierai aussi.

— Inconnu, je t'en prie, dis-moi ce qui t'amène ici (et ce que tu cherches).

— Donne-moi ma clé, dit-il.

— Je te donne quatre cents clés. C'est ce que (tu voulais)?

— Ce n'est pas beaucoup, dit-il.

— Je te donne /quatre écoles contenant/ quatre cents étudiants. Cela suffit?

— C'est peu, dit-il.

— J'ajouterai quatre cents (gages de) protection.

Il la lâcha et partit. A partir de ce jour, tout lui réussit. Sa maison se remplit. Il fit construire de nombreuses habitations toujours pleines de khouans et de domestiques, hommes et femmes ; de ses visiteurs y venaient continuellement en foules. Le lieu de sa résidence (était plus fréquenté) que sept marchés : il était difficile de s'y frayer un chemin.

— Biy adezzalley d-eNNbi di-leid tameqrant.
Seğg^o-ass-en, yetwali NNbi, yezzalla yid-es.

Yenna-yas elmelk :

— D ayagⁱ i tebyid? Yenna-yas :

— FK-iyi-d tasaruṭ-iw. Yenna-yas :

— Rūh yer-Tala n-etmedwin : win ya d-enliled, ama d argaz ama ttamettut, ad as-t̄ t̄telbed.

İrūh CCİh Muhend armi TTala n-etmedwin : yemmu-ger tislit t̄cebbeh. Yet̄f-iṭ di-lehbak : tefrawes, tenna-yas :

— Serrh-iyi, ney m^a ulac adsuyey! Yenna-yas :

— Ma t̄suyḍ, ula d nekk adsuyey! Tenna-yas :

— Ay-amehluq-agi, di-leenaya r-Rēbbi, m^a ur i-
yi d-enniḍ acu kk-iḍ yebbin yur-i? Yenna-yas :

— FK-iyi tasaruṭ-iw. Tenna-yas :

— FKiy-ak erbee-meyya t̄sura. D ayen?

Yenna-yas :

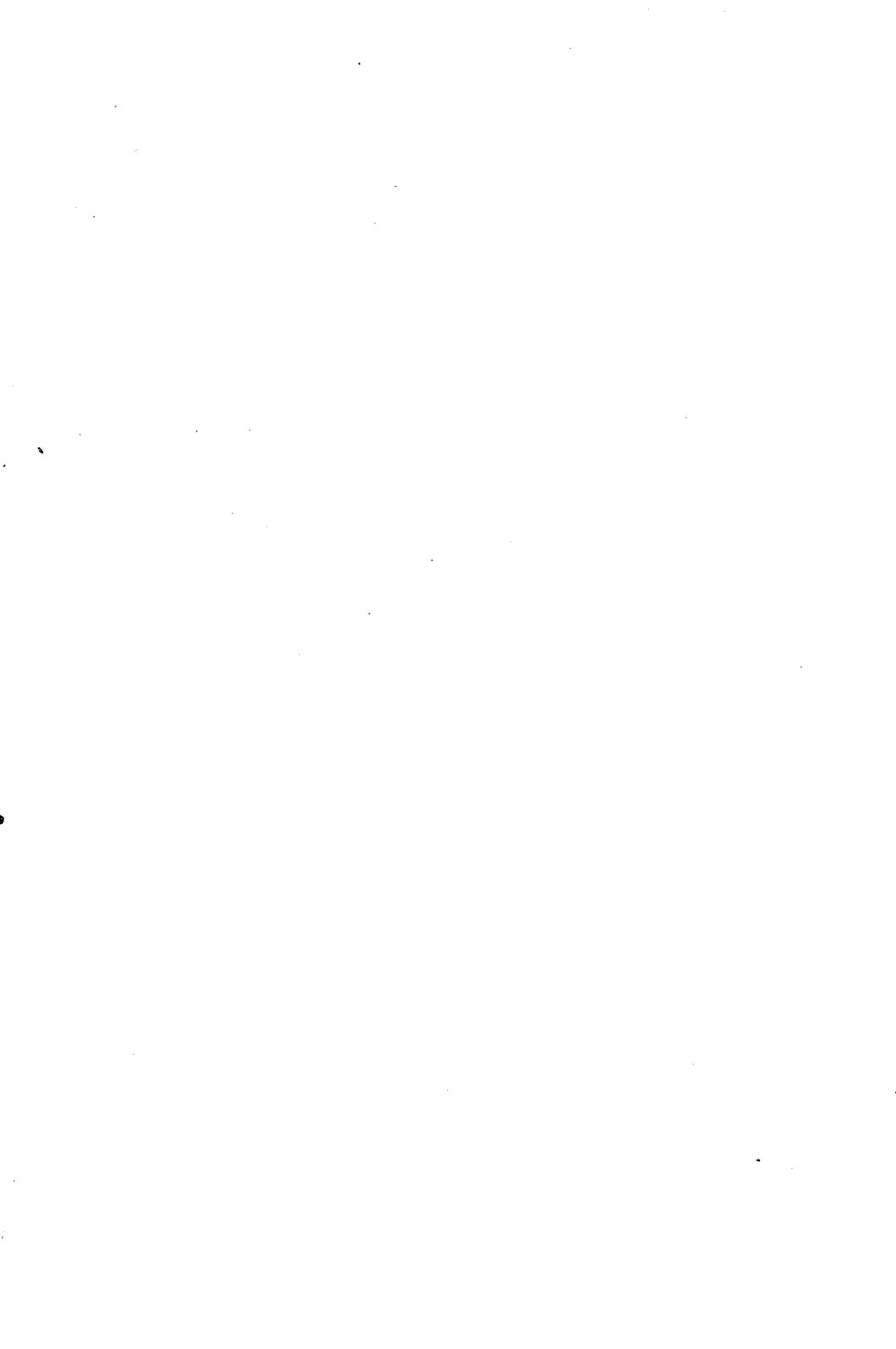
— Drus! Tenna-yas :

— FKiy-ak (rebea tememrin deg-sent) erbee-mey-
ya t̄telba. D ayen? Yenna-yas :

— Drus! Tenna-yas :

— Rniy-ak erbee-meyya l-leenaya.

İserrh-as, irūh. Değg^o-ass-en, eftēin-as lubab.
Teemer nezzeh ethanūṭ-is. Atas igg-ebna ggehhamen,
d lebda ççaçaren gr-ihuniyen d iḥeddamen etḥedda-
min, ermu d ezzeyyar d-yettasen kull-ass ttirebbu-
yae. Amkan g i yet̄tili, d sebea leswaq : ur tet̄tafd
ar^a abrid i dg ara t̄ceddiḍ.



Chikh Mohend avait de (nombreux) affiliés : ils séjournèrent chez lui longtemps : comme dans leur famille. Il les dirigeait sur le chemin du bien et leur dispensait ses lumières. Il les envoyait en mission, leur donnait du travail. Plût à Dieu d'assister celui qui lui manquait ! Non qu'il fût dur pour ses affidés, mais, s'il avait remarqué que l'un ou l'autre était venu sans pures convictions, il le reprenait vertement et même l'expulsait.

Un jour, Chikh Mohend avait envoyé certains de ses Confrères à (tel ou tel) endroit, on ne sait plus très bien. Le soir, ils n'étaient pas rentrés. Le Chikh les attendit, en vain. Quand ils arrivèrent, le lendemain matin, il leur demanda :

— Qu'est-ce qui vous a ainsi retenus pour que vous ne soyez pas rentrés hier soir ?

Ils répondirent :

— Tu as raison, Maître, (mais) excuse-nous de n'être pas rentrés : c'est contre notre gré : il y avait un enterrement dans un village : nous y avons passé la nuit.

Le Chikh, à qui Dieu avait révélé qu'ils n'avaient cherché que leur propre intérêt, leur dit :

Qui veut prier doit se soucier ;

Dieu n'a pas besoin de paroles flatteuses.

Il y avait un homme, adepte de Chikh Mohend, qui s'était beaucoup dépensé à son service. Un jour, le Maître rassembla ses affiliés. Ces confrères an-

CCİh Muhend yese^a ihuniyen. Tÿyimin i-lmendad-
is d imneslen, amzun d ahham-enmsen. Inehku-ten s
abrid el-lhir, yettak-asen licwar. Yettceggie-iten,
yesseqdac-iten. Adyili Rebbi d-winara yeccden yer-s!
Maççi d awsar igg-eweer eccih-s-ihuniyn-is, haca win
ara ywalⁱ ur yekcim ara^a amkan-enni s-wal d-enneyya:
a t yennay eny a t yestihjer.

Dieu n'attend pas (de nous) d e belles p a r o l e s . Yibbass, CCİh Muhend
iceggee lehwan-is yer-
yiwen wemkan, ur iban sani. Akken d-ehder tmeddit,
ur d-usin ara. CCİh yurja-ten, ulac. Armi d azek-
ka-nni şşbeh, mi dd-usan, ccih yesteqsa-ten, yenna-
yasen:

— D acu kn-in yejjan akka^a imⁱ ur d-ekcimn ara^a
idelli tameddit? NNan-as:

— Aneam, a CCİh, eefu-yay imⁱ ur d-nusⁱ ara:
maççi d lebyi-nney: ttançelt igg-ellan degg-iwet
taddart: neqqim-en nensa.

CCİh, iwerra-yas Rebbi Belli d emnefe-enmsen
i f f i nudan. Yenna-yasen:

Wi-byan elkizb imezzeb:

Rebbⁱ ur yetwaj ara^a asqizzeb.

A chacun son tour. Yella yiwen, d ahuni n-eCCİh
Muhend, atas ig-çetçeb yur-es.
Yibbass, CCİh Muhend ijeme-ed ihuniyn-is. Ahuni-nnⁱ

cien, qui avait beaucoup travaillé, il le laissa de côté; les nouveaux arrivés furent installés au centre. Le (vieux serviteur) en fut très affecté: de toute la peine que je me suis donnée pour lui, se dit-il, il ne tient aucun compte aujourd'hui: il me place sur le côté; ceux qui viennent d'arriver, qui n'ont ni travaillé ni peiné, il les fait mettre devant lui!

S'approchant du chikh, il lui dit:

— Comment? Tu me mets de côté, pourquoi? Ceux qui viennent d'arriver, tu les as placés en plein centre.

— Importun, dit le Chikh, tu ne comprends pas le sens mystérieux des choses. Tant que nous sommes en ce bas-monde, chacun à son tour: l'un commence par les jours heureux, l'autre finit par eux.

Il y avait un homme, affilié de Chikh Mohend, dont celui-ci avait fait un intendant: c'est lui qui distribuait la nourriture à ux Confrères. Le diable un jour le tenta: il déroba de la viande. Chikh Mohend, divinement informé, le sut:

— Il n'y a plus de viande? lui demanda-t-il. Tu en as donné à tout le monde? N'aurais-tu pas une part de reste?

— Pour vous servir, Maître, répondit l'autre, tout ce qu'il y avait, je l'ai donné.

Chikh Mohend répliqua par ces vers:

Il t'arrive, mon cœur,
Ce qu'il advient à celui qui élève une tortue:
L'os, elle le montre;
La viande, elle la cache soigneusement.
Toi, qui poursuis deux buts,
Surveille ta gourmandise: elle te perdra.

aqdim isettben atas, yerra-t yer-etterf, widen d-yusan d ijdiden, yerra-tn-id yr-etlemmast. Winna, iqrñ-it elhal, yenna-yas: Kra yak hedmey yur-es, ass-ag¹ inekr-it: yerra-yi yr-etterf; ma d igad i d-yusan melmi, ur ehdimen ur settben, yerra-tn-id eyr-etlemmast!

Iruh yur-eccih, yenna-yas:

— Amk akka? Acim¹ i yi d-errid eyr-etterf? Igad i d-yusan melmi, territ-ten eyr-etlemmast.

Yenna-yas CCİh Muhend:

— Ay-amessas, ur tefhimd ara licwar. Ka ara nekk di-ddunnit, kul-yiwen s-emuba-s: wa adyezvir degg-ussan yelhan, wa adyegri deg-sen.

L'intendant indelicat. Yella yiwen, d ahuni n-eC-

..... Cih Muhend, yerra-t d am-
debber: d netta^a i sen yettakten elqut i-lehwan. Yuyal yeywa-t eccitan: yuker tacriht. CCİh Muhend, iwer-ra-yas Rabbi, di-lbadna yezra-t. Yenna-yas:

— Ifukk weksum? Tefkid ak i-medden? Ma ulac aseggal n-ezzayed? Yenna-yas winna:

— Ansam, a ccih, ayen yellan, fkiyasen-t ak.

CCİh Muhend yebbi-yaz-d asefru:

Tedra-t yid-k, ay-ul-iw,
Ann-in yetrebbin ifker.
Iyes, la t-id yessensat,
Aksum, iyebba-t, yeffer.
Ay-ul yettalaben esnat,
Hader ellker ad ak yelker.

L'akhouni comprit : il lui demanda pardon :

Au nom d'Allah, je t'envoie, oiseau :
Prends ton vol vers les hauteurs.
Ton but (soit) Chikh Mohend
Aux paroles douces comme le beurre frais.
Si j'ai fauté, tu me pardonneras
Ne serait-ce que pour l'anour de Dieu.

— Va, pauvre niais, dit le chikh : j e t e pardonne. Que Dieu te couvre de sa protection.

De pieux visiteurs vinrent chez Chikh Mohend. Il les invita à souper. S'adressant à l'un de ses confrères, il dit :

— Viens distribuer la viande.

Il savait qu'il y avait assez de viande pour les visiteurs et pour lui-même. Si le confrère (interpellé) avait eu un peu de bon sens, il aurait d'abord servi son Maître. Mais, il servit l e s visiteurs et oublia de donner sa part à son chikh.

Quand il eut fini de servir, Chikh Mohend l u i demanda :

— Y a-t-il assez de viande ? L'autre répondit :

— Bien sûr, Maître, j'ai donné à chacun sa part.

— Tu n'as, vraiment, oublié personne ?

— Comme vous dites, Maître, chacun a eu sa part.

— Dieu ! Dieu ! Seigneur ! dit Chikh Mohend, celui qui ne tient pas compte de moi, (jeme garderai) de tenir compte de lui !

Ahuni¹ ifehhem : yessutr-as essmali, yenna-yas :
 U B-eLLh i kk uzeny, a t̄tir,
 QQen degg-ifg-ik, eelli :
 A^oggaq-ik yur-eCCİh Muhend,
 Bu-leklam zidn amm-udi.
 Anda ccdey, ad i tqiled,
 U-limnr i-wudm er-Rebbi.

Yenna-yas eccih :

— Ruḥ, ay-amessas : qaley-k : a kk iyeṭṭi Rebbi
 gg-isey.

Etourderie d'un serveur. Ruḥen-d ezzeyyar yur-eC-
 Cİh Muhend. İeṛq-iten s
 imensi. Yenteq er-yiwen deg-huniyen-is, yenna-yas:

— eeddⁱ atferqed aksum.

Neṭṭa yezra^a ieum weksumi-zzeyyar yak d-yiman-
 is. Ahuni-nni, lukan i t yebbi Rebbi d-webrid, ti-
 lⁱ adyezwir di-ccih-is. Neṭṭa, yefka-yasn i-zzeyyar;
 ccih-is, yeṭṭu-t ur as-d yefkⁱ ara ayla-s.

Akkn ifukk faruq, yenna-yas CCİh Muhend :

— Ma ieum weksum? Yenna-yas winna :

— Ansam, a ccih, mkul-yiwen efkiyas ayla-s.

Yerra-yas CCİh Muhend :

— TTideṭṭ, ur tetteṭṭ yiwen? Yenna-yas :

— Ansam, a ccih : uyn ak aeggal-ennsen.

Yenna-yas eCCİh Muhend :

— LLeh, LLh, a Rebbi ! W i n ur iyi nelisib, ma
 hesbey-t !

A partir de ce jour-là, Chikh Mohend ne le compta plus au nombre de ses Confrères.

Beaucoup de khouans venaient de partout voir Chikh Mohend. Ils restaient quelques jours, en visite pieuse, recueillant ses paraboles et ses sentences. Mais lui, il percevait d'une façon surnaturelle les différences (d'esprit et d'intentions). Il y avait des âmes droites et des conduites douteuses. Un jour, il leur dit en vers :

Louanges à Dieu Très-Haut,
 Qui crée le jour d'aujourd'hui et celui d'hier.
 Le matin, le soleil se lève;
 Le soir, ce sont des trombes d'eau.
 Les Confrères sont comme les noix :
 L'un représente une valeur ; l' a u t r e est
 creux.

Un des assistants, qui comprenait les insinuations (du chikh), répondit :

La paix soit sur toi, mon Maître :
 Je suis venu comme hôte d'un soir.
 Ton amour a pénétré mon cœur :
 Il s'infiltré dans tous mes membres.
 Tu seras là, au dernier jour :
 Qui est (vraiment) noble, on le verra.

D'autres Maîtres allaient aussi voir Chikh Mohend, pour l'écouter parler et se rendre compte de sa valeur.

Değg-ass-en d asawen, ur t yelisib ara CCİh Mu-
hend d ahuni-s.

Diversité des âmes Atas ihuniyeni d yetruhun di-
chez les visiteurs. m-kul-tamurt yar-eCCİh Muhend.

Ûyimin kra bbussan, a t zuren, adeslen i-lemeani d-
lehduş-is. Neŭta, CCİh, iwerra-yas Rebbi ur eediln
ara lehwan : llan deg-sen igad yelhan, llan agad deg-
sen ilekhnun yir tikli. Yibbass, yebbi-yasn asefru :

Sebhan eLLeh leađim,
İhelqen ass-a d-yiđelli.
ŞŞbeh, icerq-eđ yiŭij,
Tameddit, d lehmalı.
Lehwan am-etjujtin :
Wa yeemeş, wa d elhali.

Yella din yiwn uhnun yefhem licwaş : yerra-yaz-d
i-ccih asefru :

Leesslama-k, a ccih-iw :
Nedha-d d inebgi yensan.
Lhubb-ik yers-eđ yar-wul-iw :
Ikecm-iyi ger-leşdam.
Yum-elhisab attiliđ :
Wi-llan d eccrif a d-iban.

Confrontations. Ula d lecyah ŭruhnun yar-eCCİh Mu-
hend adeslen i-lehduş-is nı adeş-
ren na yebbed d erruhi.

Un jour, des chikhs allèrent le voir : ils étaient deux. Ils avaient entendu rapporter ses propos et voulaient se rendre compte par eux-mêmes.

Avant qu'ils n'arrivent et ne soient introduits près du Chikh, Dieu avait instruit celui-ci du but de leur visite. Il les reçut avec cette strophe :

Qui veut s'occuper s'occupe de ses affaires :
Assez pour vous de tourner (et retourner) la

Celui qui est sous Sa garde marmite.
(Voit) chaque jour son bonheur se renouveler.
Celui qu'il ne soutient pas de sa faveur
Ne peut s'élever.

Les chikhs comprirent que ces vers étaient pour eux : ils se levèrent et partirent.

Il y eut un akhouni qui s'appelait Mhend Ouâba. Chikh Mohend l'aimait beaucoup car il était entré à son service en toute sincérité et rectitude.

Il était des Aït-Djennad et il avait commis un meurtre. Il était venu trouver Chikh Mohend et celui-ci avait arrangé l'affaire avec les plaignants. Depuis ce jour-là, il disait : Ma vie est au Chikh, jusqu'à ma mort.

Il resta chez lui, célibataire. Il était là, recevant les offrandes qu'il portait chez le chikh. Les victuailles, il les distribuait aux visiteurs.

Tant que vécut le Chikh Mohend, il habita la ferme de Ouerqiq. Le Maître lui avait fait confiance pour (les soins) de sa maison, de ses troupeaux et de ses champs.

Au bout d'un certain temps, il en vint à remplacer, à peu de chose près, le chikh :

Yıbbass, ruhen yur-es lecyah, di-sin yid-sen. Slan s-lehdur-is, byan a t-id ssenteqden. S-usebda bbden, qqimen yur-eccih, netta iwerra-yas Rebbi d acu tn-id yebbin. Iqubl-itens-usefru, yenna-yasen:

Wi-lhan yelhi d-yiman-is :

Berka-~~kn~~ aqelleb el-lhila.

Wi-yettan deg-esserr-is

Kul-yum sseed-is yetlala.

Win ur yerfid di-lfedl-is

Ur yezmir adyetaella.

Lecyah-enni fehmen belli fell-asn i d-yebbⁱ a-sefru : kkren ruhen.

Le fidèle disciple :

M h e n d O u â b a .

Yella yiwn uhuni, ism-is

Mhend Weeba. CCİh Muhiend

ihemml-it atas imi yekcem amkan-enni s-enneyya d-es-sfa.

Mhend Weeba d yiwen-nat-Jennad, yenya tamgerç: iruh-ed yur-eCCİh Muhiend, yefra-ten netta d-wehşim-is. GG-ass-en, yenna-yas : FKiy eddunnit-iw f-eccih, haca ma mmutey.

Yeqqim yur-es, ur yejwij ara. Yettili dinna, yettataf leweadi, yettak-itent sahham n-eccih. Ma d elhaja l-lmakla, yettak-itt i-zzeyyar.

Asmi yella CCİh Muhiend, yettili di-leezib bber-qiq. Yettekl-it eccih fehham-is, f-elmal-is, f-et-ferkiwin-is.

Itebs-it elhal armi tçarib adyuyal am eccih,

il réglait lui-même des affaires. Il avait connaissance de tout ce que le Chikh apprenait par prescience surnaturelle, (si bien que) le chikh disait : Celui qui vient me voir sans avoir d'abord consulté Mhend Ouâba, inutile qu'il vienne me voir.

Quand le Maître mourut, tous ses adeptes se dispersèrent : il ne resta finalement que Mhend Ouâba. On composa sur lui ce couplet :

Pleure la Ferme d'En-haut :
 Elle éclate en sanglots.
 Elle pleure Chikh Mohend,
 Lampe d'or étincelant.
 Tous ses Confrères l'ont abandonné :
 Il ne reste plus que Ouâba.

Il s'installa tout près de la koubba de son maître. Ses parents, gens riches, essayèrent de le ramener chez eux, mais il refusa. Avec des serments solennels, il déclara : Ma tombe est ici, près du Chikh, et, quand il mourut, c'est là qu'on l'enterra.

NOTE.

Mhend Ouâba était originaire de Ighil-Mahni, aux Ait-Djennad. Il entra au service de Chikh Mohend à seize ans. Il géra d'abord ses terres de Ouerqiq, près de Fréha et passa là de nombreuses années. Il mourut en 1947 et on l'enterra au pied de la koubba de Chikh Mohend.

adiferru ddeawi : kr^a ara dd-icir eccih, yezra-t.
 Yenna-yas : Win ara dd-iruhen yur-i, ur izur ara qbel
 Mhend Weeba, fihel ma yzur-iyi.

Asmi yemmut eccih, ttahghren yak lehwan-is : ha-
 ca Mhend Weeb^a i d-ye^gran. SSufyen fell-as asefru :

Ye^rru leezib ufella :

Yesnehfit deg-met^tawen :

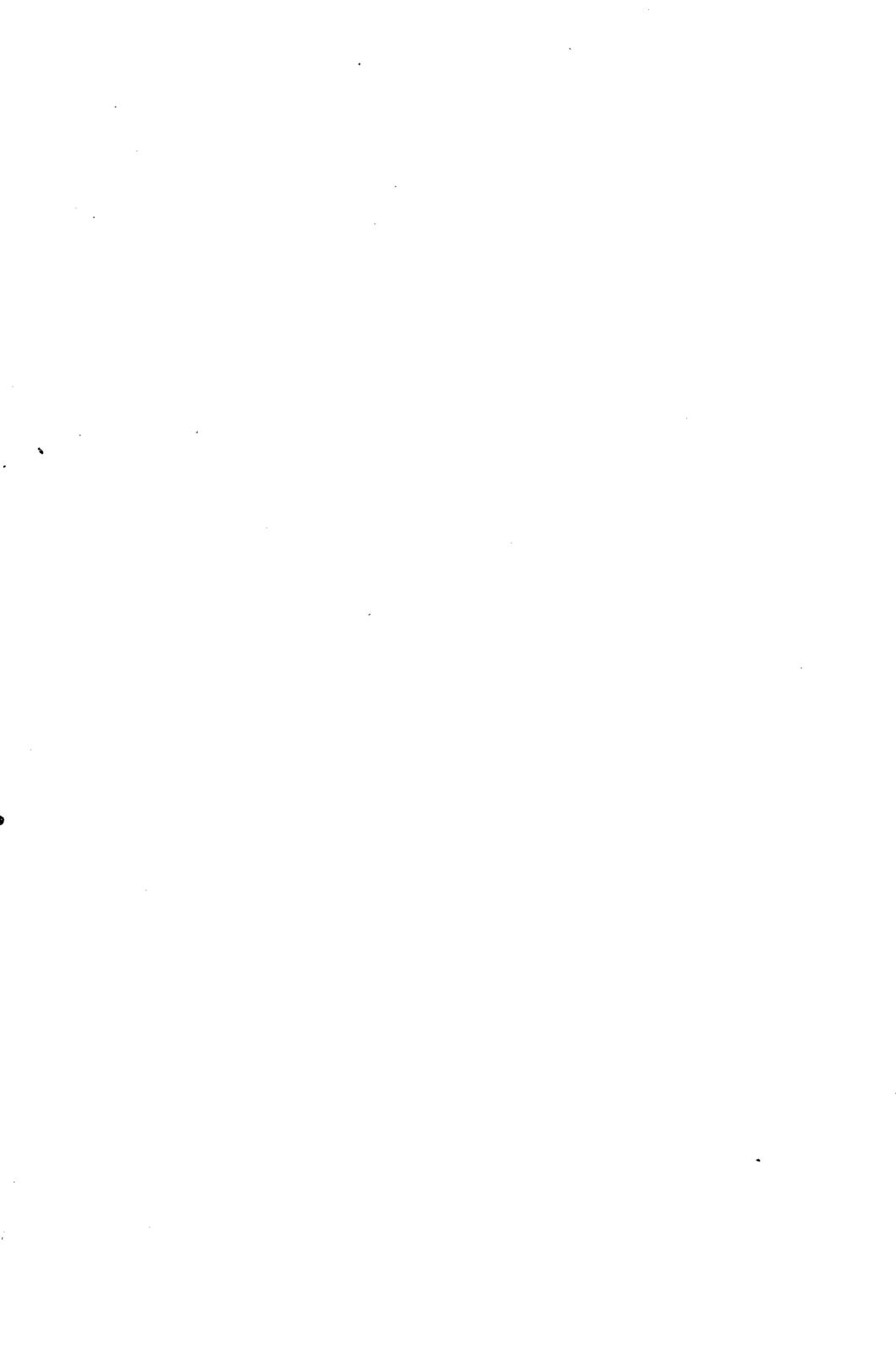
Ye^rru f-eccih Muhend,

Taftilt n-eddehb ireqqen.

Lehwan-is hed^een mer^ra :

Haca Weeb^a i d-yeqqimen.

Yeqqim dinna ttama n-etqubbet^t n-eccih. Imawlan-
 is d imerkantiyen. serden at awin yur-sen, y u g i.
 Yesharrem, yenna-yasen : Tan^telt-iw dagi, yur-eccih.
 Dy-a, asmi yemmut, din igg-entel.



La Maison du Chikh

Lliara n-eCCilj Muhiend
Am tinna n-Sidi Mula.
S-eljir w-ellajur mellul ;
M-ebeid i tṭ-iū enwala.
Kra bḅin ṭ iloseḅon s-uḍar.
Meḥrum di-jihennama.

*La demeure de Chikh Mohend
Est comme celle de Sidi Moula.
Bâtie de chaux et de briques blanches,
De loin nous la voyons.
Tous ceux qui y passent à pied
Sont préservés de l'enfer.*

La maison de Chikh Mohend regorgeait de bien. On y trouvait de tout. A une femme qui ne manque jamais de rien, ceux qui vont chez elle profiter de sa prospérité disent : Ta maison ressemble à celle du chikh (Mohend).

(Parmi) les pèlerins qui se rendaient chez lui, beaucoup apportaient des cadeaux : selon leur bon cœur, un mouton, du grain, de l'huile, du lait ou du beurre. Beaucoup donnaient de l'argent, même des pièces d'or. Si le chikh avait voulu les mettre de côté, il eût amassé de gros tas. Mais tout ce que donnaient les gens leur retournait. Avec l'argent, le chikh achetait la nourriture de base et la viande ; avec le surplus, il faisait construire, achetait des champs. Tous les comestibles allaient à la cuisine pour les repas des visiteurs.

A tous ceux qui venaient le voir, le chikh disait : Va d'abord te restaurer, pour le porte-bonheur : ceux qui mangent chez moi sont préservés de l'enfer.

Le Chikh Mohend ne gardait rien pour lui : tout ce qu'on lui apportait, il le distribuait. Ceux qui vivaient avec lui s'en froissaient et lui conseillaient (plus de parcimonie).

Un jour, ses servantes lui firent des remontrances : Holdà ! Holdà ! dirent-elles, tu donnes trop pour la nourriture des pèlerins : garde un peu pour toi.

Le chikh leur répondit :

Ce qu'on mange est avalé ;

Ce que l'on donne pourra servir ;

Ce qui reste sera évoqué en justice.

Dieu l'avait prémuni contre les héritiers qui ne manqueraient pas de contester ses biens.

Prosperité. Ahham n-eccih, teqwa deg-s
elbarakka. Kul-elhijr yella.
Tamejjet idgi tekker elbarakka deg-fus-is, win d-
ikecmen tetreziq-it, yini-yas : Ahham-im am-ahham
n-eccih.

Zzeyyar yetruhun yar-eccih, atas i ttawin el-
lewsadi. Kul-yiwen d ayen yenwa : wa d ikerri, wa d
ennesma, wa d ezzit, wa d ayefki ny udi. Atas igg-
ettawin idrimen, ula ttiwiztin. Lakan i s yelwⁱ i-
ccih a tent ijennes, tili yejmes tirac. Meeni kra d-
yettak elyaci yettuyal i-lyaci. Adrim yettajw-ed
yes-s eccih ineffq-ed ; ayend-yeqran, ibenna lehwa-
ri, yettay tiferkiwin. Ayen yetmeccanyettuyal s ah-
ham ig i tnawalen : yecceccay yes-s ezzeyyar.

Kra bbin iruhin add-izar, yin-as CCih Mühend :
Ruh eqbel attecced, i-lbarakka : win ara yeccen el-
qut-iw mehirum di-jihennama.

CCih Mühend ur ijennes acamek i-yiman-is : ayn
i s-d ettawin, iferrq-it. Igad yellan yid-s iyad-i-
tn elhal, neddren-t.

Yibbass, tiheddamin-is nebbent fell-as, nmant-
as : Lahu ! lahu ! bezsaf i tecceccayd ezzeyyar : ejj
cwiṭ i-yiman-ik. Inetq-ed eccih, yenna-yesent :

Ayen yenneccen y e b l o e ;

Ayen yennefken y e n f e e ;

Ayen d-yeqqimen adyebbed di-ccres.

Netta, iwerra-yas Rebbi f-elwerpat, adesbedden
cci-s di-ccres wⁱ ara dd-işah.

Les réserves laissées par les visiteurs se multipliaient par le pouvoir miraculeux du saint.

Il y eut un affilié du chikh qui refusait de manger de sa cuisine : il ne désirait que sa bénédiction. Un jour, de nombreux pèlerins étaient arrivés. Le Chikh Mohend sortit, voulant avoir raison de cet (entêté). Il lui demanda :

— Dis-moi, benêt, les visiteurs ont-ils tous mangé ?

— Bien sûr, Chikh, répondit-il : ils ont tous mangé.

— Et toi ? tu as mangé ?

— Pour vous servir, Maître, je n'ai pas mangé.

— Pourquoi donc ? Est-ce que je te ferais pitié, que tu sois si économe ? Va manger : quand tu auras fini, reviens.

Il alla manger et revint près du chikh qui lui dit :

— Va chez toi : quand tu arriveras à ce rocher, là-bas, ce que tu trouveras dessus, prends-le.

Il partit, trouva un serpent. Il en eut peur : tant pis : puisque le Maître lui avait dit : Prends-le, il le prit. Aussitôt, le rocher s'entrouvrit. Il entra : il vit des femmes occupées à la cuisine, chacune accomplissant une part du travail. Un homme était près d'elles. Il l'interrogea :

— Ces femmes ne sont pas des servantes du chikh : ce sont des anges à son service : tout sort d'ici.

L'oblat retourna chez le chikh et se mit à lui raconter ce qu'il avait vu.

— Tais-toi, lui dit-il : garde-toi de répéter la chose.

Ayen d-eṭṭawin ezzeyyar yetburkut s-elberhan uhnruk.

Yella yiwn uḥuni n-eccih : uritetṭara lqut-is : yebya kan elbarakka. Ass-ennⁱ atas id-yusan, d ez-zeyyar. Yeffy-ed Ccih Muhend : yebya^a adyekcef ahuni-nni : yenna-yas :

— Ay-amessas, ma çčan ak^f ezzeyyar?

Yenna-yas :

— Aneam, a ccih, çčan ak^f. Yenna-yas :

— I-keççini, teççid? Yenna-yas :

— Aneam, a ccih, ur eççiy ara. Yenna-yas :

— Acimi? Eeni yaḍey-k, tettculiud? Ruhi atteççed : mi tfukked, uyal-ed yur-i.

Yeçça winna, yuyal yur-eccih, yenna-yas :

— Ruhi s aḥḥam-ik : mi tebbqed s adyay-inna, a-yen tufid fell-as eddm-it.

Iruhi, yufa-n azrem : yugad-it. Has : imⁱ i s d-yenna ccih ddm-it, yeddm-it. Imir-en telli tebbart degg^o-edyay-enni. Yekcem : yufa-n tulawin la ḥnawalent : kul-ta d ayen la tḥeddem, argaz ttama-t-sent. Yuyal winna yesteqsa-t. Yenna-yas wergaz-enni :

— Tigi, maççi ttiḥeddamin n-eccih : d elmuluk ig-seḥdam : kul-ci, ssyagiⁱ i n-iteddu.

Aḥuni-nni yuyal yur-eccih, yekkra s-d yelik^u a-yn iwala. Yenna-yas :

— SSusen : yur-k a d-eiweṭṭ i-wawal.

Le domaine du Chikh employait une grosse main-d'œuvre : tout ceux qui y habitaient ou s'y présentaient (pouvaient) manger et (devaient) travailler. On dit (encore) : Serais-tu (dans) la maison du Chikh? quand, à l'arrivée dans une maison où l'on travaille, on se fait dire : Viens travailler, tu mangeras.

Chikh Mohend avait chez lui beaucoup d'oblats et de servantes fixés à demeure pour le service quotidien. De tout le jour, ils n'avaient pas de loisir, que ce fût été ou hiver.

Un jour, Chikh Mohend Ou-Lmokhtar, (des At-Yanni), vint en visite. C'était la grosse chaleur : de l'huile bouillante! Quelques Confrères l'accompagnaient. Il arriva à la Ferme d'En-Haut : il v i t beaucoup de monde au travail. Il dit à ses Confrères :

-- Ce chikh accable son monde de travail.

A son arrivée, Chikh Mohend sortit : il appela ses Confrères : il dit :

-- Dieu m'est témoin : Cette terre est un savon (purifiant) : qui ne s'en salit pas restera un pauvre homme !

Alors Chikh Mohend Ou-Lmokhtar bondit s u r une brouette, pour prendre part au travail. Chikh Mohend Ou Lhoussine lui dit :

-- Toi, non : ne travaille pas.

-- Par ce lieu béni, dit l'autre, je ne veux pas rester un pauvre homme !

Il se salit un peu les mains avec de la terre, puis, il dit à ses Confrères :

-- Ce qu'il a dit, et que vous n'avez pas compris, c'est pour moi qu'il l'a d i t (parce que) j'avais dit : Ce chikh accable ses gens de travail. Que Dieu vous aide!

Ils restèrent, Chikh Mohend et lui, en (longues) conversations.

Persommel domestique. Aṭas ig-seḥdem weḥḥam n-ec-
ciḥ. Ka yellan din, ka^a ara
yger webrid, adyeçç adyeḥdem. Neqqar : Eṣni tuyaled
d aḥḥam n-eccih ? mⁱ ara nekcem yur-walbesq, mufa-t
in yesea cc^oel, ad ay-d yini : eeddⁱ aṭḥedmed atteç-
çed.

CCih Muḥend yese^a iḥuniyen eṭḥeddamin iṣresmen
dinna Kull-ass i-leqdic. Ka yekka wass ur eseun lee-
qil, am-unebdu am cçetwa.

Yibbass, iruḥ-ed CCIH Muḥend w-Elmuḥtar yer-
ezzyara. Ieedda deg^g-zal iṣeqqn amezzit. DDan-d yid-
es kra l-leḥwan-is. Yebbq-ed çl-lezzib ufella : i-
wala lyaci la ḥeddmen. Yenna-yasn i-leḥwan-is :

— Bezzaf iḥerres cciḥ-agi lyacⁱ i-lḥedma.

Akken d-yebbed, eccih yeffy-ed : isawl-asn i-
leḥwan-is, yenna-yasen :

— suhdey Rebbi : Ay-akal-agiⁱ ar d eṣṣabun :

A win ur t numis ard ameybun.

Dya CCIH Muḥend w-Elmuḥtar ineggz-ed f-etber-
wiṭ adyeḥdem. Yenna-yas CCIH Muḥend w-Elḥusin :

— Keçç, ala : ur ṭḥedmed ara. Yenna-yas :

— A ḥeçq elbarakka bbenkan-a, ur eqqimey d a-
meybun.

Ieedda yessames cwit ifassn-is d akal ; s akin
yenna-yasn i-leḥwan :

— Awal-agiⁱ ur tefhim ara^a i-nekk umi t-id yen-
na : mniy-as : Bezzaf iḥerres eccih-agi lyacⁱ i-lḥed-
ma : a kn isin Rebbi.

Dya qqimen netṭa d-eccih Muḥend, la heddren.

Bien qu'il y eût beaucoup d'oblats et de servantes, ils ne suffisaient pas à la tâche. Quand on le voulait, on pouvait venir travailler chez le chikh, deux ou trois jours. Les gens qui venaient en visite pour la journée, (le chikh) les retenait pour qu'ils passent la nuit. Les femmes, il les envoyait à la corvée d'eau ou le mettait à la cuisine avec ses servantes. Les hommes, il les envoyait au marché, au fourrage, au bois. A chacun il donnait une tâche à accomplir de bon cœur, sans question d'arrière-pensée.

Un jour, le chikh dit aux pèlerins :

— Allez me chercher du bois.

Ils y allèrent et rapportèrent du bois. L'un d'entre eux, (qui voulait faire) mieux que les autres, revint chargé d'un frêne entier. Quand il vit le bois, le chikh demanda :

— Qui a apporté ce frêne ?

L'homme se précipita pour dire :

— Pour vous servir, Maître, c'est moi.

— Imbécile, que Dieu n'ait pas plus d'égard pour toi que tu n'en as eus pour toi-même !

Chikh Mohend possédait des terrains très étendus. Ils étaient, pour la plupart, situés dans la plaine : plats comme la paume de la main, (faciles à cultiver et prospères). Personne n'avait une terre comme Werqiq n-eCCih. Dix paires de bœufs labourant pendant un mois n'arrivaient pas à en venir à bout. On y trouvait de tout : céréales et fruits de choix : pêches, grenades, raisins. Tout ce qui a un nom, il l'avait planté ; n'y manquait que le contraire de la vie. Quand on entend quelqu'un vanter ses propriétés, on dit : Ce n'est tout de même pas un Ouerqiq du Chikh !

Has eumen ihuniyen etheddamin, ur qeṭṭeen ara ccŷel. Win yenwan, adiruhı yur-eccih adyeqdec dimna yumayen tlata. Ula d igad yebyan adzuren kan degzal, yettaḡi-yasen, yejjaja-ten s-lembat. Talawin, yettak-itent adagment, adniwlent, nitenti ttheddamin-is. Ma d irgazen, yettak-iten yel-leswaq, yel-læellef, s aseryu. Kul-yiwen d eccŷel ara s yefk a t-id yehdem s-enneyya, maççi s-ethila.

Yıbbass, ccih yenna-yasn i-zzeyyar :

— Ruht a dd-awin aseryu.

Ruhen, bbin-az-d. Yiwen deg-sen yeby^a adyifrir fell-asen : iæbba-d taslent. Akkn iwala ccih aseryu, yesteqsa :

— Wi d-yebbin taslent-aḡi ?

Winna yuzzl-ed, yenna-yas :

— Aneam, a ccih, d nekk. Yenna-yas :

— Ay-amessas, akk iqrerrehı Rabbⁱ akken tqrerhed iman-ik !

Les champs et les jardins. CCİh Muhend, atas iggessa n-etferkiwin. Ttaqa deg-sen, ŷebien-d di-luḡa : dileylyen am-etmeḡlelt ufus. Yiwn ur t yeseⁱ amm-Erḡiq n-Eccih. Ma kerzen eçra tyuḡin aggur, ur t etfakkant ara. Kul-ci yella deg-s : enneema d-elfakya yelhan : elhuḡ, d-erremman tzewert. Ka yetwaktaben, yezza-t : ala lmut i wlac. Win yettekkiren kull-ass leḡla-s, nini-yas : Niḡ, ur yuyal ara d Werḡiq n-eccih ?

Le chikh avait fait bâtir là une ferme où il avait des vaches, des bœufs, des juments, des mulet et s, des chameaux et même des gazelles.

Ceux qui pénétraient sur le territoire du chikh devaient jeter leur cigarette, s'ils fumaient, des cendre de monture, s'ils étaient sur un cheval ou un mulet.

Le Chikh Mohend ne permettait pas à ses ouvriers ni aux pèlerins de manger (des fruits) sur (les arbres de) la propriété : il fallait attendre la récolte et chacun pouvait alors manger sa part. Aux contrevenants, (le fruit dérobé) ressortait comme une marque infamante, au cou ou à la tête. S'il avait laissé faire, il n'aurait jamais rien récolté : les propriétés étaient trop vastes pour qu'on puisse tout surveiller : il avait préféré porter une interdiction sanctionnée par le miracle ; il disait :

Celui qui aura mangé une figue (la verra) ressortir sur sa figure ;

A celui qui mangera une figue de Barbarie, la main se coupera.

Chikh Mohend avait des servantes qui récoltaient les figues. Tout le jour, elles travaillaient sans pouvoir porter une figue à leur bouche. Un jour, revenues de la cueillette, elles chantaient dans la soupente :

Chikh Mohend Ou-Lhoussine, improvisa l'une,
Collier de corail tunisien,
O Maître, montre d'or,
En toi, tout le monde trouve appui.
Bien sûr, Chikh, la faim est pénible :
Elle sépare même d'avec les parents.

Chikh Mohend l'entendit : il demanda à un Confrère :

Que dit-elle ? Dis-lui de répéter sa chanson.

Elle répéta : il comprit et dit à ses ouvrières :

Yebna dimna leezib, yesea deg-s tisita, tiya-
gin, tigemmarin, iserdyan, ileyman, armⁱ ula ttirez-
rin.

Win ara ykecmen akal n-eccih, ma ytess eddeh-
han, a t yesres; ma yerkeb f-ezzayla, a d-yers.

Yugi-yasen eccih i-yheddamn-is yak d-ezzeyyar
adeççen di-rrezq-is: hacama yekks-ed sahham, a t eç-
çen yak medden ttirni. Win ara yerzenawal-is, a t-id
yeffey d elsib di-temgerç ttasawent, anida t twalin
medden. Lukan i sen yefki ttsrih, tilⁱ urd-ijenne a-
ra^a acemnek. Maççi d ayn umu yeçsassa. Yesihuremt ay-
la-s s-licara, yenna-yas:

Win yeççan tabeşışt, atteffey gg-udm-is;

Win yeççan takeçmust, adicerçf ufus-is.

CCİh Muhend yesea tiheddamin ileççeden tazart.
Ka yekka wass, hedment, ur tent-idd işah ara^a ad-
egrent tabeşışt s imawn-emsent. Yibbass, usant-ed
si-llqed, cennunt-ed di-tyurfetç: tenna-yas yiwet:

A CCİh Muhend w-Elhusin,

Tazzra l-lmerjan d utunsi,

A ccih, ssasa n-eddheb,

yer-k id-yettsennid elyaci.

Ansam, a ccih, laz yeweer:

Ibeçç^u ula d-elwali.

Yesla-yas eccih: inetç-ed f-uhuni, yenna-yas:

— SS acu la d-eqqaç akka? In-as a d-eiwd i-wse-
fru-yagi.

Teawd-az-d: neçça yefnem: yenna-yasent i-tjed-
damin-is:

— Je vous donne la permission de manger de s figues (sur l'arbre), mais je vous impose quinze jours de jeûne (supplémentaires) en été.

Un jour, une femme vint en pèlerinage chez le chikh : elle amenait avec elle s o n fils, un jeune garçon qui, tout à son aise, cueillit une figue de Barbarie, qu'il mangea. Elle l u i ressortit (sous forme de tumeur) sur la tête.

Quand la mère arriva près du chikh, celui-ci lui demanda :

— Qu'est-ce qui t'amène, pauvre tête?

Elle répondit :

Maître, arbre aux fruits savoureux,
Mon fils a cueilli une figue de Barbarie
Qui lui est ressortie dans la tête :
Maître, je t'en supplie,
J'implore de toi le pardon.

Le chikh caressa l'enfant : la figue vint dans sa main : le petit était guéri.

Quelque temps avant sa mort, le Chikh Mohend donna l'autorisation de manger (des fruits) sur s e s arbres : Je n'en ai pas tiré profit pour moi-même, dit-il, et je n'en ai pas fait profiter mes visiteurs.

Malgré cette permission, la crainte (de toucher à ses fruits) s'est maintenue jusqu'aujourd'hui.

Ce qui étonnait le plus les visiteurs du Chikh Mohend était la quantité des constructions qu'il entreprenait : maisons, chambres, soupentes, écuries, ermitages, puits... Bref, il f i t construire sous terre et sur terre. Il y avait toujours des maçons chez lui.

— Fkiy-akent ettsrih: eççent lehrif, lameena, akent heyyəy s-hemsettac-en-yum er-rendan deg-nebdu.

Yibbass, tella yiwet tmejtut truh-d a d-zur ec-cih, tebbi nmi-s d amejtuh. Aqcic-enmi yennazzed, yekks-ed takermust, yecca-t. Teffy-it-id deg-qerru. Mi tebbed yenna-s yur-eccih, yenna-yas:

— A tamessast, d açu ka-id yebbin akka?

Tenna-yas:

Aneam, a ccih, tejra l-lehlu,

MMi yekks-ed takermust,

Teffy-it-id deg-qerru:

A ccih, di-leenaya-k,

Delbey dek-k lefu.

Yesself-as ecçih i-nmi-s: tedda-d etkermust deg-fus-is, tekks-ed: yehla weqcic.

Mi is eqqimen kra l-leewam adyenmet ecçih Mühend, yefka ttsrih i-lyacⁱ adeççendi-rrezq-is, yenna-yas: Ur enfiy iman-iw; ur enfiy ezzeyyar-iw.

Iyas isemmed, yeqqin-d ukukru i-lyacⁱ arass-a.

C o n s t r u c t i o n s . Ayen yeswehnen elyaci yetruhun yur-eccih d annect^a ibennu: d ihhamen, tihhamin, tiyurfatin, d iduynan, d elhalwat, d lebyur... Lhasul, yebna ddaw-etmurt, ennig-etmurt. D lebda wejden imasuten.

Un certain jour, un homme passa, un simple d'esprit. Il s'adressa au chikh en lui disant :

— Sauf votre respect, Maître, pour qui faites-vous construire tous ces bâtiments? Vous n'avez ni fils ni fille pour en hériter.

— Ma demeure n'est pas encore construite, répondit le chikh.

Il voulait dire par là que c'étaient des largesses qu'il distribuait en vue de sa "maison originelle". Il savait bien que ce n'était pas pour lui qu'il construisait mais pour les siens, ses domestiques, les pèlerins.

Un jour, les maçons du chikh étaient au travail, truelle en main. Passa un jeune garçon, un berger: c'était Chikh Amokrane, encore tout jeune. Il regarda les maçons, puis, tout d'un coup, il leur arracha la truelle des mains. Ils essayèrent de se faire rendre leur outil: il refusa. Ils allèrent se plaindre à Chikh Mohand, mais Dieu lui avait révélé qui était cet enfant: le fils de Sidi Hend Aoudiâ de qui il avait reçu l'affiliation. Il dit:

— Laissez-le agir à sa guise :

Nous l'avons prise chez Sidi Hend Aoudiâ :

Elle retournera chez Sidi Hend Aoudiâ.

Pour ce qui est de ces bâtisses, ce qui doit rester restera; ce qui doit disparaître disparaîtra: Dieu seul reste éternellement.

Yibbass egg-ussan er-Rebbⁱ iædda-ð yiwen, d abudaliw. Yenteq yer-eccih, yenna-yas :

— Ansam, a ccih, iwmi tbennudannect-a ggehhamen? Ur tessid ara l^a aqcic la taqciat ara ywerten.

CCih Muhend yerra-yas :

— Ahham-iw ma zal yebni.

Mehsub d essadaq^a ara yseddeq i-wehham anesli. Yezra annect yebna maççⁱ i-yiman-is : i-lwacul-is, d-iheddamm-is yak d-ezzeyyar.

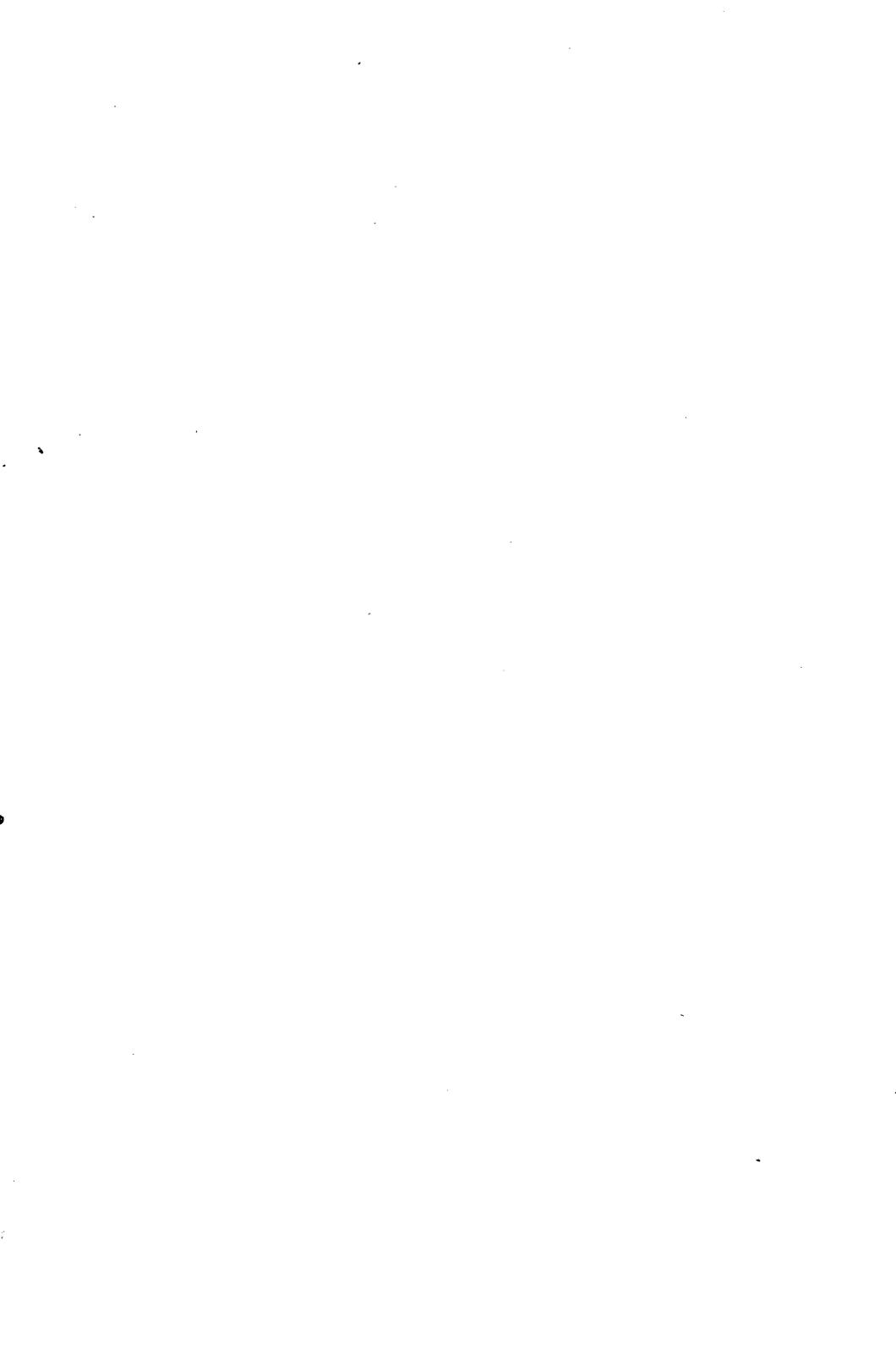
Yibbass, imaşşuten n-eccih la bennun, tijeŷlin deg-fassn-ennsen. Iædda-ð yiwen weqcic, d ameksa. Ziy, d eccih Ameqran asmi yella mejtuh. La yesskad imaşşuten. Simi w-essaea, ihewwş-azen-ð tijeŷlin deg-fassn-ennsen. serden-t ad asen-ð yerr tijeŷlin-ennsen : yugi. Ruhn adcetkin yur-eccih. Nett^a iwerra-yas Rebbi d acu-t weqcic-enni : demni-s en-Sidi Hend Awdie i-wu-yur d-yebbi lmitaq. Yenna-yasen :

— Aneft-as : akkn is yehw^a adyehdem :

Nebbi-t yer-Sidi Hend Awdie :

Atteqfel yer-Sidi Hend Awdie.

Ma d amkan-agi : lbaqi yebqa ; lfani yefna : haca Rebbⁱ ara d-yeqqimm i-bda.



- IV -

Les hôtes du Chikh

Taqubbeṭ n-eCCiḥ Muḥend,
Lḥiḍ-is degg-iḍ mellul :
NNejmaḥen-ḍ lawleyya,
CCiḥ la yhedder elmesqul :
Uḥdiq adyefhem ecciṛa,
Ungif yusa-ḍ yel-lmakul.

*Le mausolée de Chikh Mohand !
Ses murs, dans la nuit, (resplendissent de) blan-
cheur.
Les Saints s'assemblent,
Le Maître dit la sagesse :
Les esprits ouverts comprennent à demi-mot ;
Les sots sont venus pour manger.*

Des groupes compacts (de piétons) et de cavaliers venaient chez Chikh Mohand, si bien que les cours étaient envahies. Les jours de prière, lundi, jeudi, vendredi, c'était le comble : on ne retrouvait, qu'à grand-peine, la place où siégeait le chikh. Tout le monde avait eu vent de sa réputation et on venait le voir des villages et des villes, du levant et du couchant. Il ne se croyait pas pour autant supérieur aux autres.

Un jour, il posa la question à l'un de ses confrères :

-- Que dit-on de moi ?

-- Ce qu'on dit de toi, répondit l'autre, c'est que tu es comme le Prophète et que tu surpasse tout le monde.

Le Chikh Mohand rétorqua :

-- Imbécile !

Je suis comme tout le monde,

Ou (même) moins que les autres :

Ce en quoi j'en surpasse plusieurs,

(C'est que) je ne me mêle pas de ce qui ne regarde que Dieu.

Chacun avait sa raison de venir le voir : l'un venait en simple visite pieuse, l'autre pour une raison de santé ; l'un pour une affaire de mariage, l'autre pour une affaire de descendance (en retard), ou pour un conseil, une vente, une contestation.

Chikh Mohand recevait tout le monde : chacun exposait ses problèmes pour qu'il les débrouille. Il retirait les pailles dans l'œil, dégagait le cœur, rafraîchissait les entrailles. Mais il ne jouait pas au devin : il donnait des indications mystérieuses : Dieu approuvait son entreprise et lui inspirait toutes choses.

Il y avait un homme que sa femme faisait souffrir : il ne pouvait pas la réduire à merci. Il vint chez le Chikh Mohand pour se plaindre d'elle, mais

CCİh Muhend, tîrebbue d-lerkub imeqranen i d-yeṭṭulium yur-es, alamma yeggemgewebrah. Laḍya, degg-ass n-etqallit, letnayan, lehmis d-eljamua, izad : yeereq ukursi n-eccih. Sellen medden s-yism-is mechuṛ : ḥawlen-t-iḍ di-tudrinettedinin, ama di-lyerḅ, ama di-ccerq. D akken, eCCİh Muhend ur yerrⁱ ara iman-is yif medden.

Yibbass, yesteqsa CCİh Muhend yiwen deg-huniyn-is, yenna-yas :

— D acu heddren medden fell-i ? Yenna-yas :

— D acu heddren fell-ak ? Qqaren : Am-eNnⁱ i tellid : tifeḍ medden. Yenna-yas :

— Uh ! ay-amessas,

W-elh, am nekk am medden,

Ny a qell em-medden :

Acu ss yifey medden ?

Ur s keççemy ara i-Rebbⁱ acu iheddem.

Kul-yiwen, d ayn ara t yawin : wa yeṭṭawi-t d ezzyara, wa yeṭṭawi-t waṭan ; wa d ejjwaj, wa d edderrya, wa d eccwer, wa d elbis, wa d amennuy.

CCİh Muhend ur yeṭṭaḡi hedd : Kul-yiwen, tayaw-sa yehwaj, a ṭyedleb : ad as-ṭ-iḍ yeqdu. Ileqqed-ed iqeclawen di-mumu n-tiṭ, iferrsed ul, yessisriḍ tasebbuṭ. Lameena, urd-yeṭṭebegin ara iman-is d amkacef : yeṭṭak-ed licwar s-elberhan-is : Sidi Rebbⁱ iqebl-as taḥanuṭ-is, yeṭwerri-jaz-d kul-ci.

Yella yiwen wergaz ṭqurrit etmettut-is, ter-na-t. Iṛuḍ yur-eCCİh Muhend adicetki fell-as ; lameena,

sans donner d'explication. Le chikh lui demanda :

— Dis-moi, simplet, ce qui t'amène.

L'autre répondit :

— Maître, c'est à toi de me le dire, pas à moi.

— Moi, je ne suis pas un devin, dit Chikh Mohand, mais puisque tu veux que je vaticine, venez, dit-il aux Confrères, (voir un) f o u qui veut que je fasse le devin pour lui :

Tu as pris des décisions sans consulter, dit-il à l'homme :

Tu as bu dans un pot sans le rincer :

Tu trouves ce que tu as cherché :

De ta chute, tu ne reviendras pas.

Si Mohand Ou-Mohand, dont le nom est bien connu, vint faire visite à Chikh Mohand Ou-Lhoussine. A son arrivée, il attendit dans la cour, en fumant.

— Le Maître n'aime pas le tabac, lui dirent les Confrères.

Entendant parler de tabac, le Chikh sortit et demanda :

— Qui est celui-là ?

Il reconnut Si Mohand :

— Laissez, dit-il : il est comme la locomotive : il marche à la vapeur.

Si Mohand dit :

Maître Mohand Ou-Lhoussine,

ur as yesfehm ar^a i-ccih. Neṭṭa yenna-yas :

— Ay-amessas, acu kk-id yebbin?

Yenna-yas winna :

— Aneam, a ccih : dkeçç ara yi-d yinin, maççi d nekk. Yenna-yas eccih :

— Nekkinⁱ ur eṭkacafɣ ara, lameena, imi tebyid adkacfeɣ ...

Yenna-yasn i-leḥwan-is :

— Eyyaw, a leḥwan : waḡi yesleb : yeby^a ad as kacfeɣ! Yenna-yas i-wergaz :

— Ṭhedmed eṛray ur teççawareḍ :

Teswiḍ deg³-buqal ur teslaleḍ :

D lefcal-ik id-emlaleḍ :

Tegrarbed, ur d-eṭṭuyaled.

Un visiteur de marque : Si Mhiend w-emhiend, mi mec-
Si Mhend. Ou—Mhend. huɣ yism-is, iruḥ yur-ec-

cih izur-it-id. Akken yebbed, yeqqim degg²-ebrah, la ytess eddeḥḥan. NNan-as leḥwan :

— Ccih ur ihemml ara eddeḥḥan.

Akken d-yesla ccih i-wawal n-eddeḥḥan, yeffy-ed, yesteqsa :

— Anwa wahin?

Iseql-it d Si Mhiend w-emhiend : yenna-yasn i-leḥwan-is :

— Aneft-as : neṭṭ^a am eccman-difir : s-wabbu ig-lehlu!

Yenna-yas Si Mhiend w-emhiend :

A Ccih Mhiend w-Elhusin,

Je viens pour que nous fassions connaissance.
 Ote de mon cœur le souci.
 Aigle habitant les lieux saints,
 Le Miséricordieux t'aime.
 Sa sublimité, personne ne l'a atteinte.
 Pour le voyageur, préparez un viatique :
 Depuis Tizi et au-delà,
 Le pays va changer de propriétaires.

— Veux-tu répéter? demanda le chikh.

— Je ne répète jamais ce que j'ai dit, dit Si Mohand.

— Que Dieu te fasse mourir étranger en terre étrangère!

— A "Asqif de Sidi Saïd", (*), s'il plaît à Dieu!

(*) A 1 Kil. à peine, Nord-Ouest de Michalet, (644-365). C'est là que, selon certains, il serait enterré: l'on montre une tombe négligée.

Les gens venaient consulter Chikh Mohand dans les cas de maladie. Quand ils se présentaient à lui, il regardait le malade: Dieu lui révélant beaucoup de choses cachées, il savait s'il devait mourir ou guérir. A celui qu'il savait devoir mourir, il disait: Va, prends ce remède que j'ai spécialement préparé; repose-toi un peu: la douleur disparaîtra et tu te sentiras soulagé. C'est ainsi que, par mé-taphore, il lui signifiait qu'il allait mourir.

A celui qui devait guérir, il donnait une petite tape sur l'épaule, en disant: Pauvre homme, va travailler: tu es resté assez longtemps couché. Il allait lui chercher de l'eau bénite et disait: Bois: l'eau, c'est la sécurité. Il lui faisait faire quelque travail: il lui avait ainsi laissé comprendre qu'il guérirait.

Nusa-d ak nissin :
 KKs-ay degg-ul elyid.
 A lbaz izedyen lehsin,
 Ihubb-ik wehinin.
 Ttarıja-s hedd ur t yebbid.
 I-wemsafer tegm-as aewin,
 Si-Tizi akin :
 Tamurt atbeddel wiyid.

Yenna-yas eccih :

- eiwd-az-d. Yenna-yas Si Mhend :
- Nekkinⁱ ur tawady ara^a i-wayn ara dd-iniy.

Yenna-yas eccih :

- Akk iney Rabbi d ayrib.

Yenna-yas Si Mhend :

- Degg^{oo}-esqif n-at Sidi Saesid, n ca LLeh!

Le gu é r i s s e u r . Lyaci truhun yar-eccih
 Mhend, ttawaren-t-id
 Yeff-añan. Mi ruhén, adiwaliⁱ amudin : netta yekks-as
 Rabbi lhijab, yezra-t adyemmet eny adyekilu. Win a-
 ra yzer adyemmet, a s yini : Ruli, eçç erřan-agi,
 treyyhed cwiř : ak yekkes ccedda, adufsusent leđan-
 ik. Wađi d licwar el-lmut is-d yefka.

Win ara yehlun, a tiwet ger-tuyat, a s yini :
 Ay-ameđum, ekr athedmed cceyl-ik : berka-k ideř!
 CCih adiruli a z-d yawⁱ aman n-erřan, a s-d yini : Sw-
 iten : aman d laman. At iceggee a s yehdem elhaja :
 wađi, yefka-yas-d licwar h-hellu.

Le bétail sous le coup du mauvais œil, on le lui amenait aussi : les bêtes qui donnaient de la corne ou du sabot, les vaches dont on ne pouvait rien tirer : quand il les avait caressées, il ordonnait qu'on les jasse boire au bassin et qu'on les laisse pâturer "l'herbe du chikh". Quand elles rentraient, elles étaient délivrées du mauvais œil.

Un homme vint voir Chikh Mohand : il se mêla aux autres pieux visiteurs. Quand le chikh vint à passer, il lui dit :

— Pour vous servir, Maître, j'ai laissé mon frère malade à la maison.

Le chikh passa trois fois sans paraître l'avoir entendu. Il s'arrêta (enfin) et demanda aux visiteurs :

— Qui m'a dit : j'ai laissé mon frère malade à la maison ? L'homme répondit :

— Pour vous servir, Maître, c'est moi.

Chikh Mohand rentra chez lui, prépara selon formules secrètes du café et du sucre :

— Porte cela à ton frère, dit-il : s'il n'est pas arrivé à l'heure du (grand) voyage, son remède sera ce café sucré ; si son tour du voyage est arrivé, ce qu'il lui faut, c'est la résignation.

L'homme rentra chez lui, emportant à son frère le café et le sucre bénits par le chikh : il les lui fit chaujfer. Dieu lui accorda la guérison.

Un jour, un homme s'était couché dans son champ.
Ayant cédé

Ula d elmal tetbee einetsu, ttawin-as-t, ama d win yekaten, ama d win yettşekkiken, ama tafunast tetbee ttabeε. Mⁱ i s yeslef, a t yefk adisew sasarij, a siserrehi adyeçç tañciçt n-eccih. A dd-iruh s ahham-is: yekks-as einetsu.

İruh yiwen wergaz adizur eCCİh Muhiend.

Yeqqim nețta d-ezzeyyar. Mi ğ-ekker ccih adiwt adieçdi, yenna-yas:

— Aneam, a ccih, jjiY egma degg-ehham d amudin.

CCİh isedda telt merřat amzun uryeslⁱ ara. Yu-
yal yebded, yenteq eyr-ezzeyyar, yenna-yasen:

— Wⁱ i yi-d yennan awal-ađi: JjiY egma degg-eh-
ham d amudin? Yenna-yas wima:

— Aneam, a ccih, d nekk.

CCİh Muhiend iruh s ahham-is, yerqa-yas cwit el-
lqahwa d-essker, yenna-yas:

— Awi-yas-tn i-gma-k:

Ma ur d-yebbıd ara nmuba n-essfer,

DDwa-s elqahwa d-essker;

Ma yebbıd-ed emnuba n-essfer,

I yawen-d yebbi, d eşşer.

Dya yuyal winna, yebbi-yas i-gma-s elqahwa d-
essker i yas yerqa ccih, yessebb-as-ten. Yefka-d Reb-
bi tabburt, yehla.

Yibbass, yiwen wergaz yetteş di-lehla. I-
yedr-it

au sommeil, il (dormait) la bouche ouverte : un jeune serpent s'y introduisit et se glissa jusque dans ses entrailles. Le serpent grossit et l'homme en était fort incommodé : on l'emmena voir un grand médecin pour qu'il le retirât. Il déclara :

— L'extraire, je peux le faire, mais je ne pense pas que le malade s'en tire.

— Si tu penses qu'il doit mourir, nous le ramenons chez lui.

Ils le ramenèrent. Quelqu'un dit : Conduisez-le à Chikh Mohand. Ils l'emmenèrent sur une civière.

Le chikh les vit arriver de loin. Dieu lui avait révélé (la cause de leur démarche) : il dit :

— Dieu ! Seigneur ! Dieu ! Pauvre cœur, il t'arrive ce qui arrive à celui qui a avalé un serpent : s'il veut le faire enlever, il n'y a pas moyen ; s'il le laisse, ses entrailles sont ravagées.

A leur arrivée, le chikh leur dit :

— Posez-le ici, devant moi.

Ce qu'ils firent. De l'éventail qu'il avait à la main, il piqua le pied du malade en disant :

— Sors, ennemi de Dieu !

Trois fois ; puis :

— Couvrez-le d'une étoffe.

Il retourna à sa place. Peu après, il revint voir le malade. Il plaça là quatre hommes vigoureux, armés de bâtons, pour surveiller :

— Prenez garde, leur dit-il : surveillez-le mais n'ayez pas peur : dans le serpent, pas de "gardien" (à redouter).

Il toucha de son éventail le malade au front :

— Sors, dit-il, ennemi de Dieu !

Trois fois. Le s e r p e n t commença à sortir,

yıdeş, yell¹ imi-s, ikecm-as wezrem asefıraş s a-
sebbud-is. Azrem yettimyur, argaz yetmeyyer. KKren
bbin-t eyr-eṭṭbib ameḡran a s-t-id yekkes. Yenna-ya-
sn eṭṭbib :

— Di-tukks^a, a s-t-id ekksey, lameen^a ur walaḡ
ara a t-id-ḡelli tyita. NNa-as :

— Ma twalaḡ adyemmet, nekⁿ¹ a t nerr s aḡḡam.

RRan-t-id s aḡḡam. Yella w¹ i sen yenna : RRt-
et yur-eCCİḡ Muhend : bbın-t yur-eccıḡ f-ıderkan.

CCİḡ iwala-ten la d-teddun m-beesid ; neṭṭ^a i-
werra-yas Rebbi : yenna-yas :

— LLaḡ, a Rebbi, LLaḡ !

Tedra-ṭ yidk, ay-ul-iw, amm-in yesbelen azrem :
Ma yekks-it-id, ulamek, ma yejja-t, tasa-s tegzem.

Akken bbden, yenna-yasen eccıḡ :

— Srest-eṭṭ-id ez-dat-i.

Sresn-as-t. Yeddm-ed tasebbahiruṭ-enni yettef
deḡ²-fus-is, inebc-it deḡ²-daḡ, yenna-yas :

— FFY, ay-aedaw eḡ-Rebbi.

Almi ttelt merḡat. Yenna-yasen :

— yumt-eṭ s-ubehnuḡ.

Neṭṭa yuyal s amkan-is. Cwiṭkan akka, yedla-d.
Yesgani-d reba yergazen yebbden s-ıewzen, yenna-
yasen :

— yur-wat : sasst-eṭ : ur eṭṭaḡaṭṭ ara : azrem,
ulac deg-s aessas.

Yuyal yennul amudins-eṭsebbahiruṭ deḡ²-enyir,
yenna-yas :

— FFY, ay-aedaw eḡ-Rebbi !

Almi ttelt merḡat. Yebda wezrem la dd-ıteffey

aussi long et aussi gros qu'un chevron et partagé en sept. Le pauvre homme était couvert de sang. Le chikh dépêcha un Confrère :

— Vite, dit-il, va chercher la préparation.

Il lui rapporta du miel et un morceau de sucre : il les mit dans la bouche du malade et dit :

— Laissez-le dormir.

Ils le laissèrent en catalepsie. Quand il revint à lui, il se trouva guéri.

Un jour, Chikh Mohand alla au marché. Un homme lui dit :

— Sauf votre respect, Maître, venez m'examiner une paire de bœufs que j'ai amenés pour les vendre : l'un ne sera jamais bon au labour : venez le voir.

— Volontiers, répondit le chikh.

Il alla avec l'homme à l'endroit où se trouvaient les deux bêtes :

— C'est celui-ci, dit l'homme, regarde.

Chikh Mohand caressa un moment le bœuf, dit :

— Paire qu'ont achetée les gens de Tizi n-Ter-
Et emmenée pour labourer les champs ga,

Si tu refuses (le travail), je te donne au
Il te pendra par les pattes. boucher:

Le bœuf en question poussa un mugissement. On le ramena à la maison, avec l'autre. Le lendemain, il labourait mieux qu'il n'avait jamais fait.

annect en-tassara ; iferq-ed f-seba. Argaz-enni yen-fel d idim. CCİh iceggee yiwn uşuni, yenna-yas :

— Yiwl, awi-d erřan.

Yebbi-yaz-d tamment ttehjurt n-essker, yegras-t s imi-s, yenna-yasen :

— Jjt-eť adyetteş.

Jjan-t yeşree. Armi d-yuki wehid-es, yufa-dd i-man-is yehla.

Yibbass, CCİh Muhend iruh ar essuq. Yenna-yas yiwen :

— Anşam, a ccih, a yi tezred tayuga : bbiy-t-id a ř ezzenzey : yiwen deg-sen ur ikerrz ara. Eyya, a yi-t twaliq. Yenna-yas :

— Yirbeh.

Yedda-d yid-s anida tella tyuga. Yenna-yas :

— Ata : wali-t.

CCİh Muhend la s yeslufuy, iheddr-as :

Tayuga dd-uyn at-Tizi-n-terga :

BBin-ekm-idd adkerzen yiss-em tiyezza.

Ma tugiđ, a kem nefk i-wakli :

A km iselleq di-twetza.

Azger-enni yesrugmet. Nehren-t s ahham netta d-egma-s. Azekka-mnⁱ, ikerrez ekter en-zik.

Chikh Mohand n'aimait pas ceux qui refusaient de croire en son pouvoir, ceux qui le critiquaient. Dieu lui révélait ce dont ils s'étaient concertés en chemin : il le leur montrait par des allusions piquantes. Il leur répétait leurs propos en chemin et ajoutait : Que celui qui veut critiquer fasse sa propre critique.

Il n'aimait pas qu'on se moque de lui et, quand il lui prenait envie de montrer son pouvoir, il (se déchaînait comme si), d'un lion, il en était sorti sept, et les malheureux devaient subir le sort indiqué par ses propos.

Des femmes vinrent en groupe voir Chikh Mohand. Une femme de mauvaise réputation se joignit à elles. Arrivées chez le chikh, elles firent tranquillement leur visite pieuse et, quand elles eurent fini, déposèrent leur offrande. Le chikh accepta l'offrande de cette femme de mœurs douteuses comme celle des autres : Dieu lui avait révélé ce qu'elle était : il accepta, néanmoins, son obole.

Quand elles furent sorties, les femmes chuchotaient :

... Il ne manquait plus que ça, disaient-elles : même l'offrande de celles-là, il l'accepte !

Chikh Mohand comprit ce qu'elles disaient : il leur répondit par ces vers :

Piété des femmes :

Une fontaine où l'eau abonde.

Leur argent : de la fausse monnaie,

On ne saurait y attacher de valeur.

Le chikh ne dit jamais non :

A tous ceux qui viennent, la maison est ouverte.

Le justicier. CCIH Muhend ur ihemml ara win yesbesken fell-as ney win ara yewten deg-s. Iwerra-yas Rebbim¹ ara ttem-cawaren deg^{gg}-ebriid fell-as : yekkat-itn-id s-lameun, yeteawad-azen-d i-wayen heddren deg^{gg}-ebriid, yeqqar-asen-d : Win yewten iwet gg-iman-is.

Ur ihemml ara win yettahin fell-as. M¹ ara dd-ibeggn iman-is d acu-t, iteffy-ed gg-iwnizem sebea. Widak ttuyalen-d haca tiyita-nn¹ iwmi slan.

DDukklent tulawin tarbaet yar-eccih Mu-hend. Tedda yiwet deg-sent ur zeddigt ara. Akken bbdent yar-eccih, qqiment adzurent. Mi fukkent ezzyara, fkant elweeda. Yettef ula d elweeda n-et-mettut-enn¹ ur enzeddig ara : ccih, iwerra-yas Rebbi tamettut-enni d acu-t; lameena, lweeda-s, yettef-it.

Akken d-effyent, la sbecbucent em-bbay-gar-asant, la s eqqarent :

— seddi tura ! ula d elweeda n-tigi, yettef-it !

CCIH Muhend yefhem d acu la heddrent tulawin gar-asant : iqubl-itent s-usefru, yenna-yas :

Ttuba n-tulawin :

Am tala deg e^{gg}tit waman.

Adrim-ennsent d asekkak :

Ur yettunefka d eddeyyam.

CCIH ur yeqqar ala :

Win d-yusan, ata wehham.

Une fois, le Chikh Mohand allait dans la direction du marché, le soir, accompagné d'un confrère. Un homme passa, monté sur une mule, qui le bouscula en disant :

— Tiens, tiens, tiens ! Voilà un chikh qui va au marché le soir : il n'amusera que lui-même : il n'y a pas de marché le soir.

Le chikh l'entendit : il se retourna et, retenant la mule :

Bien le bonjour, dit-il, homme poli : Dieu a voulu que nous nous rencontrions :

Vous qui portez le fusil à l'épaule droite, prenez garde que le coup ne dévie.

D'ici à ce soir, je prie Dieu de ne pas te
manquer.

Quand l'homme arriva au seuil de sa maison et sauta de sa mule, on ne sait ce qui toucha la batterie de son fusil : la charge l'atteignit en plein : il mourut.

Il y avait un homme, un caïd, qu'on appelait Lahsen des Iâttaren. Il vint, un jour, voir Chikh Mohand. Il se trouva que, ce jour-là, le Chikh portait un burnous, que je ne sais qui lui avait donné, de toute beauté, avec des parements de soie des deux côtés. Lahsen dit au chikh :

— Donne-le moi : ce burnous m'ira mieux qu'à toi.

Le chikh ne disait rien ; l'autre insistait : même silence. A la troisième fois, il dit :

Ou-Attar, Ou-Attar,
Assez joué aux coups de pied.

Yıbbass, CCİh Muhend iruhı yer-essuq tamedit. Yedda yid-es yiwın uhuni. İcedda-d yiwın irekib-ed f-etserdunt. İdegger eccih, yenna-yas :

— Wah! wah! wah!... Wagi d eccih iruhı-ed er-essuq tamedit : adiruhı adikelleh f-yiman-is : ulac essuq tamedit!

CCİh yesla-yas-d, iqelb-ed fell-as, yettf-it-id di-tserdunt, yenna-yas :

Leesslama-k, ay-ukyis : irad Rebb¹ ard annemlil.
Ay-at-ezznad yef-yeffus, yur-wat elqers ad awn imil:
Aressy^a ar tamedit, neqleb Rebb¹ ad ak yehtil.

Akken yebbeq wimm^a ar ez-dat_tebburt bbekham-is, ineggz-ed f-etserdunt, ss acus yennulen ezznad n-etmekhelt, yetterdeq waebar deg-s, yemmut.

Yella yiwın wergaz, d elqayed, qqarın-as
Lehsen isettaren. Yıbbass, iruhı yur-eCCİh
Muhend. Yuy elhal, ass-en yelsa ccih abernus, ss
w¹ i-s-t yefkan, izad : yezda s-lehrir i-snat lejwahi.
Yenna-yas i-ccih :

— Fk-iyi-t-id : abernus-agi, fell-¹ ara yernu,
maççi fell-ak.

CCİh yessusem. Yetleggid-as akka : ccih yessusem.
Wi-s-telt-merrat, yenna-yas :

Ay-u-sehtar, ay-u-sehtar,
Berka-k ticqar.

*La décision monte et descend :
Prends garde à ce que Dieu te dit.*

Le caïd rentra chez lui, sans penser à plus. A la nuit, un mendiant passa et fut assassiné à la taj-mât par on ne sait qui et laissé sur place. Le lendemain, les gendarmes vinrent interroger le caïd: il resta muet, incapable de dire un mot, comme si on lui avait passé une muselière. On l'emmena en prison et il y resta bien six mois.

Sa vieille mère, dans son angoisse, alla trouver Chikh Mohand, lui apportant une offrande et lui exposa la situation :

— Maître, dit-elle, je t'en prie, pardonne-nous.

— C'est l'affaire de Dieu, répondit-il, non pas la mienne. Va te confier à Chikh Ou-Sehnoun.

Elle alla trouver Chikh Ou-Sehnoun et lui raconta les faits.

— Va, ma fille, dit-il : je ne peux rien faire pour toi : retourne voir celui qui l'a compromis.

Elle revint chez Chikh Mohand :

— Je t'en prie, Maître, dit-elle, pardonne-nous.

Il répondit :

— Aseklaoui, (), guérisseur, guéris :*

Débrouille les affaires

Et montre à Ou-Attar la conduite qu'il doit suivre.

Ce même jour, on le fit passer en jugement : il put parler et expliquer l'affaire. On le relâcha, il rentra chez lui et on lui fit une belle fête.

(*) Son mausolée se trouve à 7 Kil. environ à l'ouest du village des Ischmnen, (Carte E.M. Takorrabt ou-Seklaoui, 630 - 377, cote 384.)

R̄Ray yettali yettar :

Hader R̄ebbⁱ i k-d yeqqar.

Lqayed yuyal s ahjam-is, iruñ kandi-nneyya-s.
Akken d-yebbed yid, isedda-d yiwn inebgi r-R̄ebbi,
ss wⁱ i t yenyan di-tejmaet, yejja-t din. Azekka-nni,
ruliien-d ijadarmiyeen adesteqsin elqayed. Netta yeg-
gugem : yeggumma^a a d-yenteq, amzunetcudd^d-as asadel.
B̄Bin-t el-liebs, yeqqim din elqider en-sejjet-echur.

Tamyaat ggemma-s, di-lhuf-enniⁱ ig tella, truñ
yur-eccih Muhend, tebbi-yas elweada, tesfehm-as ak-
ken yella lhal, tenna-yas :

— Ansam, a ccih, di-leenaya-k, aday etsemmed.

Yenna-yas :

— D R̄ebbⁱ ig-radn i-waya, maçci d nekk. Ruhi,
ehku-yas i-CCih U-sehinun.

Truñ yur-eccih U-sehinun, telka-yas eddeewa.

Yenna-yas :

— Ruhi, a yelli, ula im hedmey. Uyal alamma d
win i t iyuccen.

Tuyal yur-eccih Muhend, tenna-yas :

— Ansam, a ccih, di-leenaya-k, aday etsemmed.

Yenna-yas :

Ay-Aseklawi, ay-amlawi, lawi :

Efru di-ddeawi :

Eml-as i-W-ettar abrid ya yawi.

Ass-enni, seddan-t di-ccree. Yuyal inetq-ed,
yesfehm-asen-d eddeewa. Dleqn-az-d. Yuyal s ahjam-
is, ewqem-as urar.

Le Chikh Mohand pouvait être de la meilleure humeur, s'il apercevait une méchante personne, son aspect changeait : il devenait maussade. Quand il avait l'individu bien en face de lui, il le houspillait et ne négligeait aucun moyen de l'accabler.

A celui qui tendait des embûches aux autres, il disait : Le piège que tu tends te prendra toi-même. A qui prêtait à usure : Le trompeur est (toujours) trahi.

Il disait :

Pour chacun, ce qu'il fait,
Ce qu'il souhaite à un autre musulman,
Il le subira pour les siens,
Que ce soit bien ou chagrin.

De ceux qui causaient du tort aux pauvres gens, il ne pouvait supporter même l'odeur sur son domaine : il leur notifiait quelques funestes présages et en un rien de temps sa puissance se manifestait : la malédiction du chikh était une poix dont on ne pouvait se défaire.

Il y avait un sinistre individu qui ne pensait qu'à mal faire, tuait, volait : il avait tout fait. Beaucoup attendaient l'occasion de lui régler son compte.

Un jour, on ne sait pourquoi, il se trouva chez le chikh. Celui-ci, pour l'avertir, lui dit :

Tu t'es assez faufile ;
Assez de chuchoteries :
Un lion pourrait bien surgir qui t'emporterait.

Il s'éloigna : huit jours n'étaient pas passés qu'on lui tendit une embuscade : il fut tué.

Adyili CCİh Muhend yers yenedbae, ar d
iwali yir-elæebd, atbeddel fell-as lihala:
adyehhelhel. M¹ ara yqabel yer-ez-dat walln-is, a t
icetter, ur t yejjaja^a ara i dg ara yettwaţtef.

Win yettandin i-wayed, a syini : Taqellaet tun-
did ak tetţtef. Win yesserhanen, yin-as : Elyader
meydur. Lhaşun :

M-kul-yiwn ayn ara yehdem,
Ayn ara ybudd i-gna-s ineslem,
I-wehham-is im¹ ara t yeddem,
Ama d elhir ama d elhemn !

Dy-a win ara ydurrn ameybun, ur yesfuhuy ara^a
ula d errihia-s degg-akal-is. yettak-as yir licwar,
ur ttezzi, ur temnened, adibeggen elberhan-is.
CCİh d ellazuq azgen.

Yella yiwn umi yeswej erray-is : iheddem
ala di-thessarın : ineqq, yettaker : esked
d ac^u ur yehdim. Atas is yurjan tagnit, melm¹ ara t
aen.

Yibbass, tebbi-t lawi yur-eccih. CCİh iseğ-
gn-as, yenna-yas :

— Berka-kk askeckec ;
Berka-kk asbecbec :
Ma ulac a d-yeffey yizm ak yelqec.

İruh : ma zal ebbiden tmen-eyyam, undin-as, en-
yan-t.

Il y avait un homme qui vendait du lait, mais il le mouillait sans scrupule. Quand il eut ramassé beaucoup d'argent, il décida d'aller au Pèlerinage. Il fit ses bagages et partit.

Arrivé au point d'embarquement, il tira sa bourse pour payer : un coup de vent subit emporta à l'eau la moitié de son avoir. Il était fort embarrassé : ne pouvant continuer son voyage, il revint. Il alla voir Chikh Mohand et lui dit sa situation. Le chikh, à qui Dieu avait révélé ses malhonnêtetés, lui dit :

— Insensé, tu aurais dû t'en douter : profit par l'eau revient à l'eau.

Un homme riche prêtait de l'argent, mais il pratiquait ce qui est illégal, l'intérêt usuraire. Il enterrait dans une hutte à fourrage, au fond d'une marmite, les écus qu'il amassait.

Un jour il prêta vingt-cinq francs à un pauvre. Il lui fixa un délai de remboursement. Le temps passa et le pauvre ne rendait rien, ni capital ni intérêt : il n'avait pas de quoi s'acquitter. Le riche, qui n'avait aucune tendresse dans le cœur, lui envoya l'huissier, qui l'expulsa de sa maison avec tous les siens, le laissant errer au hasard des chemins.

Quand le chikh entendit parler de la chose, il envoya chercher le riche (usurier) :

— Dis-moi, lui demanda-t-il, combien tu as prêté à ce pauvre diable.

— Vingt-cinq francs.

Yella yiwen wergaz yezmuz^u ayefki ; irej-
jn-it s-waman. Asmi yejmea atas ggedrimen,
yebya^a adiruh yel-lhijj. Ihegga lqecc-is, iruh.

Akken yebbed s amkan idg ara yerkeb, ijebd-ed
tahrit adihelles, ennesf bbedrim yessafg-it Rabbi
s aman. Iwehham amk ara yehdem : ur yezmir ara^a adi-
kermel elhijj-is : yuyal-ed. Yerra yur-eCCih Muhend.
Yelika-yaz-d amek yella lhal. CCih, iwerra-yas Reb-
bi di-lehram ig-heddem. Yenna-yas :

— Ay-amehbul, niy tebniđ f-ayagi : cci bbaman,
bbin-t waman ?

Yella yiwen wergaz, d amerkantⁱ ameđran,
yesserđal idrimen ; lameen^a iheddm ala ayn ur nelhiⁱ
ara di-ccres : yessekruy-iten d lekra. Işurđiyn i-
jemmes, inettl-iten di-tuggi z-dahl utemmu.

Yibbass, yesserđal ħemsa w-ecrin frađ i-yiwen
d azawali. Iga-yas elmudd^a i-melmiⁱ ara s ten yerr.
Icedda lweqt, ur s yefki l^a aređđal la lekra : ur
yessⁱ ara degg^o-acu ara s-ten yerr. Amerkanti-nniⁱ ur
yessⁱ ara ddqiqa degg^o-ul-is : yebbi-yaz-d ellusi, yes-
sufy-it-id degg^o-elħam-is, s-netta s-elwacul-is, yej-
ja-t adyetnemdar egr-iberdan.

CCih, asmi yesla, icegge-ed s amerkanti, yen-
na-yas : awđ-ed yur-i. Almi yebbed, yenna-yas :

— **M**i-yi-dd acnal i steđredled i-wzawali.

Yenna-yas :

— ħemsa w-ecrin frađ. CCih yenna-yas :

- Et l'intérêt, (combien?)
- Vingt-cinq francs aussi.

Chikh Mohand prit une poignée de pièces d'or apportées par les visiteurs et les lui mit dans la main :

- Non, Maître, dit-il : pas tant : c'est trop !
- Le chikh, solennellement, dit :
- En considération de toutes les prières que j'ai faites depuis que je prie, tu les emporteras quand même.

Il les versa dans sa poche, puis dit :

Va, Boudjemâ Ou-Hammou :

Le feu s'est mis dans ton grenier :

Il s'étend et grandit :

Si ce n'est pas assez, je vais te donner plus.

Le riche (usurier) s'en alla. Arrivé à la limite de ses champs, il entendit des cris qui venaient de chez lui : on disait : Vite ! son grenier a pris feu !

Dieu le punissait : tout y passait : tout ce qu'il avait extorqué d'argent mal acquis, sa fortune, ses enfants, ses bêtes : il devint pauvre. C'est pourquoi l'on dit :

Quand Dieu demande des comptes,

Il est plus (inexorable) que l'huissier :

Celui qu'Il châtie perd tout.

Il y eut deux femmes, dont l'une possédait un champ d'oliviers et récoltait de l'huile ; l'autre avait une vache : elle écrémait le lait pour retirer des boulettes de beurre. Comme elle ne se contentait pas de ce qu'elle avait, elle pratiquait des sorcelleries contre celles qui faisaient du
beurre

— I-r̄rhina, ac-hal? Yenna-yas :

— Hensa w-ecrin fraḳ-enniden.

CCih Muḥend yeddm-ed elḳemca n-efwiztin i s-d
ebbin ezzeyyar, yefka-yas-tent s afus-is. Winna yenna-yas :

— Ala, a cciḥ, maççⁱ annect-a : bezzaf.

CCih yeggull :

— Aheqq kra f ezḳallaḡ, a ten tawidm-eb̄yir le-
byi-k!

Yegr-as-tent el-ljib-is. Yuḡal yenna-yas :

Ḥuḥ, a Bujeme^a U-Hemmu,

Ifetṭiwj ikecm-ak atemmu :

Yetṭenfufud, iremmu :

Ma tḥuṣṣd, ad ak nermu.

Iḥuḥ unerkanti-mni. Akken d-yebbed leḡla-s,
yesla i-leeyad yekker degg^o-ayla-s : la s eqqaren:
yiwlet : atemmu l-leflani, tekker deg-s etmess!

Iceḡl-ed Ḥebbi yid-es, win yerwin : ka yejjeh-
lef di-leḥram ifukk, secci-s, setdeffert-is, sel-
mal-is : yuḡal d azawali. D ay^a i i s eqqaren :

Ḥebbi, mi ara d-yesteqsi,

Yeyleb llusi :

Win iwet, iedda lqecc-is.

LLant esnat tulawin. Yiwet tesa^a aseqrub
uzemmur, tjemme-ed ezzit ; tayed tesa tafunast, tes-
senduy, ttekks-ed tiwarac lbudi. Degg^o-akkn ur tes-
teqnas ara s-wayla-s, tjeddm illeekuln i-tiden yes-
senduyen

pour les frustrer de leur (industrie).

Un jour, elles allèrent toutes les deux chez le chikh : celle qui avait des oliviers apportait un récipient d'huile ; celle qui avait une vache apportait un pot de beurre.

Quand elles arrivèrent, elles trouvèrent le chikh à l'entrée. A celle qui apportait de l'huile, il dit :

— Va là-bas, la verser.

(A) celle qui avait apporté du beurre :

— Pose-le, dit-il, (ici), dans le passage.

Elle le déposa : il lui demanda :

— Qu'est-ce que tu dis quand tu bats ton beurre ?

— Ce que tout le monde dit, répondit-elle.

— Ne mens pas, dit-il : dis-moi ce que tu dis.

— Je dis : Ma calebasse à moi, balance-toi, ba-

Elle passe chez les Arabes lance-toi.

des tentes,

Où il y a du petit-lait, du beurre :

Ma vache, que cela vienne vers elle.

— Il ne faut plus, dit-il, dire cela : dis :

Ma calebasse à moi, balance-toi, balance-toi :

Comme tu es perdue pour Dieu, qu'Il se perde pour toi.

A celle qui avait apporté de l'huile, il fit des promesses encourageantes ; à celle qui avait apporté le beurre, il dit :

— Reprends ta (marchandise), va.

Elles venaient de reprendre la route quand celle qui supprimait (par maléfices) le beurre des autres tomba, tout d'un coup, morte.

i-wakkn a sent-ed-ekks udi.

Yibbass, ddukklent i-snat yur-eccih. Tin yes-
ean azemmur, tebbi-yas elhila n-ezzit; tin yesan
tafunast tebbi-yas aqbuc bbudi.

Akken bbdent, ufant eccih degg-esqif. Tin yeb-
bin ezzit, yenna-yas :

— Ruhi s ahham-inna, smir-it.

Tin yebbin udi, yenna-yas :

— Sers-it degg-esqif.

Tessers-it. Yuyal yesteqsa-t, yenna-yas :

— Amk i s teqqared mⁱ ara tessenduyed ?

Tenna-yas :

— Akkn i s eqqaren medden. Yenna-yas :

— Ur skiddib ara : ini-d kan amk i s teqqared.

Tenna-yas :

— Qqary-as : A tahsayt-inu, duhi duhi :

Teffal i-waerab bbecluh,

Anda yella yihi d-wudi :

Tafunast-iw, a yer-s d-iruh.

Yenna-yas :

— Maççⁱ akk-agⁱ ara s teqqared : qqar-as :

A tahsayt-inu, duhi duhi :

Akken truhd i-Rebbⁱ, ard am-d iruh.

Tin yebbin ezzit, yefka-yas lefwaṭehi yelhan;
tin yebbin udi, yenna-yas :

— Ddm udi-m truhed.

Uyalent armi d abrid. Tinn^a itekkesnudⁱ i-ti-
yaḍ teyli menteq, temnut.

Chikh Mohand avait en horreur ceux qui faisaient le mal. Cependant, pour ceux qui agissaient (poussés) par la nécessité, la faim, il fermait les yeux. C'est ainsi que Dieu lui avait fixé ses moyens de vivre.

Une femme vint trouver le chikh. Elle évoquait les morts. Il lui demanda :

— Que fais-tu?

— Maître, dit-elle, j'évoque les morts.

— Indique-moi donc comment (cela se passe) : est-ce toi qui descends chez eux ou eux qui montent?

— Pour vous servir, Maître, dit-elle, je ne descends pas ; ils ne montent pas ; mais à chacun, Dieu assure les moyens de vivre.

— Va, ma fille, dit le chikh, puisque Dieu t'a inspiré une si belle réponse, que là où tu sèmes (la graine) lève.

CCİh Muhend yekra win iheddmen ayn ur en-
laq ara. Lameena, winara t ihedmen s-timne^obent ed-
laz, yetsemim alln-is : akdn i s-d yefka Rabbi tam-
sict-is.

Tella yiwet tmettut truh yur-eCCİh Muhend.
Tesnusuy af-at-lağert. Akkend-ebbed yur-eccih, yen-
na-yas :

— D acu theddmed? Tenna-yas :

— Aneam, a ccih, snusuyy af-at-lağert.

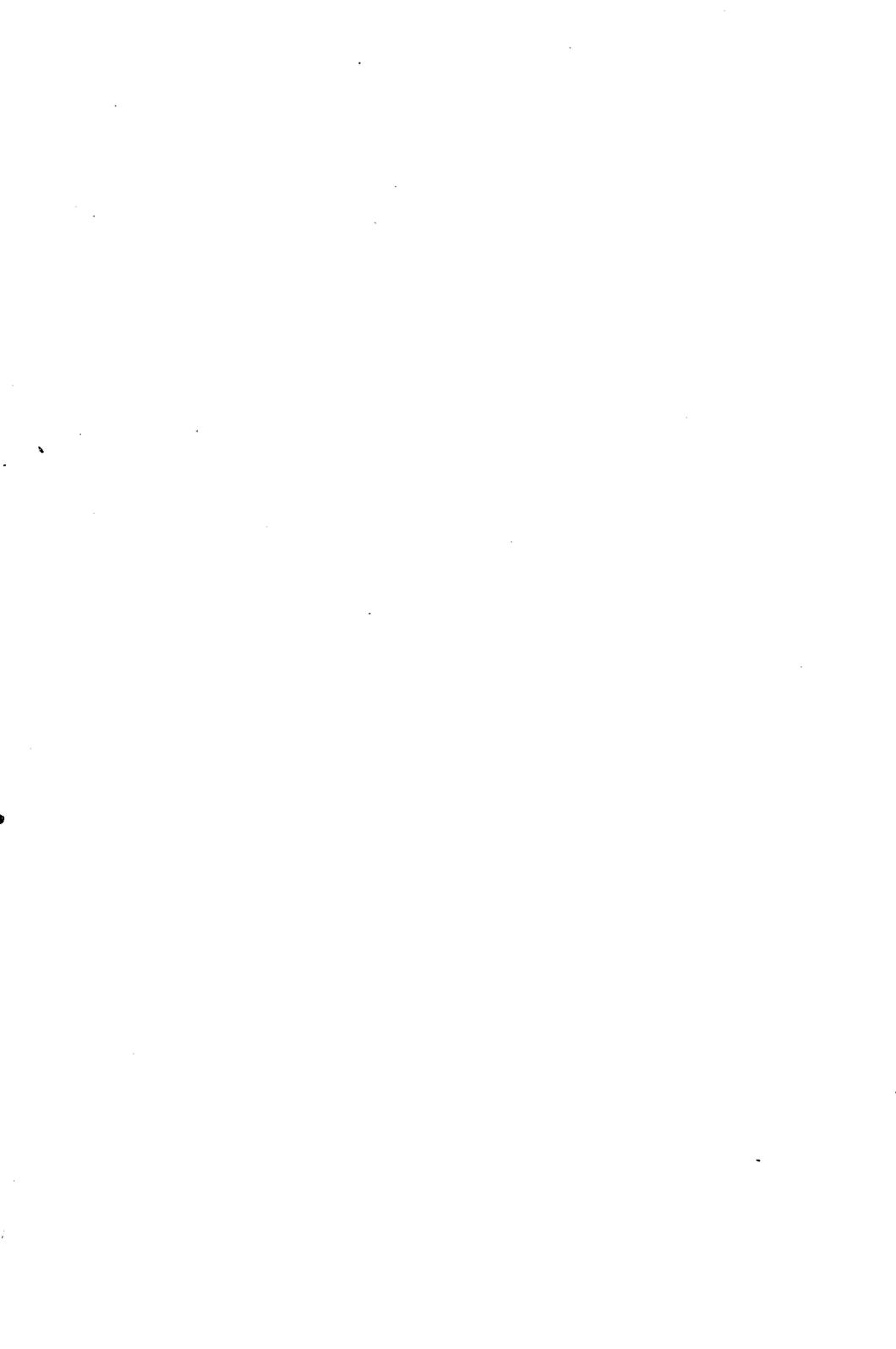
Yenna-yas :

— Ml-iyⁱ amek : ma d kemm ig-ettşubbun ney d
nitnⁱ i d-yettalin? Tenna-yas :

— Aneam, a ccih : nekinⁱ ur ettşubbuy ara, nit-
nⁱ ur d-eğtalın ara : m-kul-yiwn and^a i s yefka Reb-
bi tamsict-is.

Yenna-yas CCİh Muhend :

— Ruh, a yelli : imi km-id yessenteq Rabbi s-u-
meslay yelhan, anida țzerced a d-yemiyi.



- V -

Le Conseiller

Ccih Muliend, a lefnar n-eddheb,
Sersen-t di-tesga, yeqli.
Asmi telliq di-lhayat,
Tnehhuq meddn af-yifri.
Tura, mi tyabd, a ccih,
Ula i d negra nekni.

Chikh Mohand, lampe d'or :

*On l'avait placée en face de la porte : elle
est à terre :
Quand tu étais de ce monde,
Tu guidais les gens loin des précipices.
Maintenant, tu as disparu, Maître,
Nous n'avons pas de raison de rester, nous.*

Un jour, les hommes d'un village vinrent trouver Chikh Mohand et lui dirent :

— Maître, nous n'avons pas de chikh : procurez-nous-en un.

Il le leur procura. Quelque temps passa, puis, comme ils trouvaient je ne sais quoi de répréhensible dans le comportement du chikh, les habitants du village vinrent se plaindre à Chikh Mohand plutôt que de faire des reproches directs. A leur arrivée, il les reçut aimablement, puis demanda :

— Votre chikh vous plaît-il ?

Comme ils ne voulaient pas médire de l'homme, ils répondirent :

— Maître, Pour vous servir, il vaudrait mieux que vous l'envoyiez chercher et lui donniez quelques conseils.

Il comprenait de quoi il retournait : il dit :

— Si chaque village avait un homme instruit !
Même s'il a des torts :

De lui, prends le miel et laisse le vide.

Ce qui voulait dire : son enseignement est bon : il faut le suivre ; si sa conduite n'est pas irréprochable, cela ne regarde que lui.

Tout le monde allait consulter Chikh Mohand, tant pour des affaires graves que pour des questions de moindre importance : quand on envisageait un mariage, on allait chez lui ; pour des chicanes de bornage, chez lui ; des querelles de ménage, chez lui ; pour des contestations, des disputes ; pour une vengeance à retirer. C'est lui qui débrouillait toutes (ces affaires). Mais il disait :

— Laissez jaire à Dieu.

De ce fait, on ne faisait pas suivre d'affaire devant la justice française : Chikh Mohand suffisait à les débrouiller.

Yıbbass, ruhien eleamma ggiwet_taddart yur-
eccih Muhend, ennan-as :

— Ansam, a ccih, urneseⁱ ara ccih : jab-ay yi-
wen.

Ijub-asen-d eccih. seddan kra l-leewam, ccih-
enni, wi-ssen ss acu yessehşar, ruhinat-taddart ad-
cetkin yur-eCCih Muhend, maççⁱ a s inin i-netta. Mi
şşden yur-eccih, yesterheb yis-sen, yenna-yasen :

— Ma yeejb-iken eccih ?

Nitnⁱ ur ebyin ara^a adqabhen eccih : ennan-as :

— Ansam, a ccih, has ceggeş yur-s a dd-iruh,
nedr-it cwit.

Ifehhen netta^a ayen yellan : yenna-yasen :

— Awufan kul-taddart deg-s elealem :

Has adyili d eddalem,

ÇÇ-as tamment, ejj-as ilem.

Meşsub : elhan lehduş-is : tebe-iten ; ma d yir
tikli-s, anf-as : i-yiman-is.

Medden merra truhun yur-eccih, çcawaren-
t-id ama f-eddeawi timeqranin, a m a f-etmejtuhin.
Win yebyan ejjawaj, yur-es ; lemşalfa n-etlisa, yur-
es ; lemşalfa ger-wergaz etmeşşut-is, yur-es ; imen-
nuyen d-yemceçciwen, yur-es ; win yebyan adyerr et-
tar, yur-es. D netta^a i tent iferrun ; şşql, yin-as :

— Aneft-as i-Rebbⁱ adyehdem cceyl-is.

Imir-n ur essawaqn ara ddeewa-nnsen şşrumi :
izemr-asen CCih Muhend.

Même les caïds et les chefs s'en remettaient à lui : s'ils ne pouvaient régler une affaire, ils envoyaient les (plaideurs) à Chikh Mohand.

Une femme avait un garçon et une fille. Son mari vint à mourir. Ses beaux-frères refusèrent de la reprendre. Malgré ses enfants, elle ne voulait pas rester sans mari.

Ils allèrent exposer à Chikh Mohand la situation de leur belle-sœur. Il ne répondit rien mais dit à l'un de ses Confrères :

— Va donc soulever cette dalle, là-bas.

Il y alla, essaya de soulever la pierre, en vain.

Se tournant vers ces gens et parlant par parabole, il leur dit :

Les fèves sèches, on les fait tremper ;

La femme veut se remarier :

Ses enfants ne méritent pas de rester orphelins :

Elle se conformera au vouloir de Dieu :

Dieu : c'est Lui qui l'a ainsi voulu.

La femme comprit que le chikh ne lui laissait pas espérer une solution heureuse : elle se fit couper les cheveux et se consacra à ses enfants.

Il y avait un homme et sa femme. Celle-ci savait ce qu'elle avait à faire ; lui, il connaissait ses devoirs : ils ne se disputaient jamais.

Un jour, une vieille femme, étrangère à la famille, une vieille harpie, réussit à s'immiscer dans leur intimité pour les désunir. Quand elle approchait le mari, elle lui disait : Ta femme te vole ; quand elle voyait la femme,

Acu-ikk, a lqeyyad d-esslaten umnen yis-s. Ma ur ezmirn ara^a i-ddeewa a t efrun, tceggisen-ten mit-ni s-yiman-emsen.

Tella yiwet tmejjut tese^a aqcic etteqcict. Yekken Rebbi ff-ergaz-is yemmut. Ilewzan-is ugin a t erren: netjat, has tese^a arraw-is, ur tebyⁱ ara^a atteqqim m-ebyir tacacit.

Ruhien yar-eccij Muhend. Hkan-az-d akken tella tmejjut n-egma-t-sen. CCij ur asen-d yerrⁱ ara^a awal. Yenteq s aljuni-s, yenna-yas :

— Erfed ziy tablat-inna.

Netja yekdr a t yefed, ur s yezmir ara. Iqabl-ed eccij yer-sen, yewt-itn-id s-licwar, yenna-yasen:

— Ibawn iquanen jjazzen;

Tamejjut teby^a ilhamen em-medden;

Arraw-is ur uklaln ara^a adeggujlen:

Attuyal el-lebyi r-Rebbi: d netja^a akk^a i tiraden.

Tefhem etmejjut-onniⁱ ur s yefkⁱ ara ccij lic-war n-errbeli: tqerrec acebbub-is, teqqimf-arraw-is.

Yella yiwen wergaz netja tmejjut-is. Tamejjut tessent ecceyl-is; argazyessen ecceyl-is: ur ejnayn ara.

Yibass, tceggem gar-asenyiwet temyart ember-ra, d esstut, i-wakkn a ten tefreq. Mi tebbed s argaz, a s tini: Tamejjut-ik tetjakker. Mi tebbed yer-etmejjut,

elle disait : Ton mari fait d e s démarches pour se remarier.

A partir de ce j o u r, les disputes commencèrent. Ils se demandaient comment en finir. L'homme dit :

— Allons voir Chikh Mohand.

Ils y allèrent. Le chikh, les ayant longuement fixés du regard, dit à la femme :

— Pour toi, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Bien sûr, Maître, dit-elle, Dieu vous inspire : vous savez tout : depuis que je s u i s arrivée chez lui, je ne l'ai jamais volé ni trompé : maintenant, il est en pourparlers pour se remarier.

Le chikh dit :

Si tu n'as pas trouvé mieux que lui,

Lui, n'a pas trouvé mieux que toi.

Dieu vous enlève vos soucis :

Confiez-vous à Dieu pour (vous débarrasser de) ceux qui veulent créer la discorde.

Ils partirent. I l s n'étaient pas arrivés chez eux que cette vieille femme, cause de leur brouille, faisait une chute mortelle dans son champ. Ils retrouvèrent leur entente et ne se disputèrent jamais plus.

Il y avait un homme que son père avait déshérité "même de l'eau de la fontaine" : il ne pouvait s'entendre avec sa bru.

L'homme alla trouver Chikh Mohand. Celui-ci savait, par révélation divine, ce qui l'amenait. Dès son arrivée, il dit :

— Sauf votre respect, Maître, mon père me déshérite.

Le Chikh tourna la tête du côté d e la fenêtre : il y avait là deux pigeons qui roucoulaient. L'un, tout jeune,

a s t i n i : A r g a z - i m l a y h e t t b a d y e j w e j .

S e g g - a s s - e n e t t n a y e n . W e h m e n a m k a r a f r u n .

Y e n n a - y a s w e r g a z - e m n i i - t m e t t u t - i s :

— K K r a n r u h i y u r - e C C i h M u h e n d .

R u h e n , b b d e n y u r - e c c i h . Y e c c a - t e n s - w a l l e n . I - n e t q - e d y e r - s e n , y e n n a - y a s i - t m e t t u t - e m n i :

— D a c u k m - i d y e c q a n ? T e n n a - y a s :

— A n e a m , a c c i h , i w e r r a - y a k R e b b i , t e z r i d k u l - c i : d e g g - a s m i k e c m e y a h h a m - i s , u r u k i r e y , u r t e h - d i s e y : t u r a l a y h e t t b a d y e j w e j .

Y e n n a - y a s :

M a u r t u f i d a r a i t y i f e n ,

N e t t a u r y u f i a r a i k e m y i f e n .

A w e n y e k k e s R e b b i i y i l i f e n ;

K e l l f e t R e b b i i - k a y e s s e m h i l l i f e n .

K K r e n r u h e n . M a z a l e b b i d e n s a h h a m , t a m y a r t - e m n i y e s h e r b e n l i h a l a g a r - a s e n t e g r a r e b d i - l e h l a - s , t e m n u t . N i t n i u y a l e n e l - l e h n a n - z i k . S e g g - a s s - e n , u r e m m a y e n .

Y i b b a s s , y e l l a y i w e n i h e r r m - i t b a b a - s u - l a d e g g - a m a n e n - t a l a : t n a y e n n e t t a t t e s l i t - i s

I r u h i w i n n a y u r - e C C i h M u h e n d . N e t t a , c c i h , i - w e r r a - y a s R e b b i d a c u t - i d y e b b i n . A l k e n u - y e b b e d , y e n n a - y a s w i n n a i - C C i h M u h e n d :

— A n e a m , a c c i h , i h e r r m - i y i b a b a .

C C i h y e q l e b a q e r r a - s y e l - l j i h a n - e t t a q . L l a n s i n y e t b i r e n l a s h u r r a y e n . Y e l l a y e t b i r a s e f r a r a h

donnait des coups d'aile à son père pour qu'il lui donne la becquée. Chikh Mohand dit :

— Pigeon, adresse-toi à ton Maître : ton père ne peut rien pour toi.

L'homme déshérité par son père répéta au chikh :

— Sans vous offenser, Maître, mon père m'a déshérité.

A l'adresse des pigeons, le chikh redit :

— Pigeon, adresse-toi à ton Maître : ton père ne peut rien faire pour toi.

A la troisième fois, le chikh se tourna vers l'homme et dit :

— Importun, qu'est-ce que je te répète depuis je ne sais combien de temps ? Tu as vu comment ce pigeonneau demande la becquée à son père qui ne se soucie pas de lui ? Pour moi, c'est la même chose. Va, travaille, compte sur ton Maître, il te viendra en aide. D'ici un an, reviens me trouver et donne-moi des nouvelles : s'il plaît à Dieu, tu seras plus (prospère) que ton père qui t'a déshérité.

L'homme partit. Un an passa. Sa situation changea : il devint plus riche que son père, selon les prédictions du Chikh. Mais il oublia de revenir voir Chikh Mohand.

Au bout de trois ans, le chikh s'enquit auprès des gens de ce pays :

— A propos, un tel, comment va-t-il ?

On lui dit :

— Pour vous servir, Maître, Dieu l'a favorisé.

ihëbbek s-iferrawn-is i-baba-s akkn a s yefk elqut.
CCİh yenteq yer-sen, yenna-yasen :

— Ay-itbir, edleb di-bab-ik : ul^a i k yehdem ba-
ba-k.

Argaz-ennⁱ iherrem baba-s ieawd-az-d, yenna-
yas :

— Ansam, a ccıh, iherrem-iyi baba.

CCİh ieawd i-yetbiren, yenna-yasen :

— Ay-itbir, edleb di-bab-ik : ul^a i k yehdem ba-
ba-k.

Akken d almi d wi-s-telt-merat, iqelb-ed eccıh
s argaz-enni, yenna-yas :

— Ay-amessas, d acu la k-d eqqarey edj-isbeli?
Twalaq itbir-inn^a akken yettalab di-baba-s a s yefk
elqut, netta^a ur d-yecqil ara yid-es. Ula d nekk,
kif-kif. Ruhi atjedmed, edlebdı-bab-ik, adak-d yefk.
SSya yer-qabel akk^a adan-i, uyal-d eyri, terrq-iyi-d
s-lejbar : ma yebya Rebbⁱ, attifeq baba-k ikk iher-
remen.

Argaz-ennⁱ iruhi. Ieedd^a useggas. Rebbⁱ ibeddl-
ıj fell-as : yuyal d bu-sseaya, yif baba-s, akkn i s
yenna ccıh. Lameena netta yetta ccıh, ur d-yeqqil
ara yar-es.

D armi bbden telt-esnin, ccıh yesteqs^a at-
tmurt-enni, yenna-yasen :

— Mender, leflanⁱ amek tedra yid-es?

NNan-as :

— Ansam, a ccıh, iferrj Rebbi fell-as.

— Dites-lui de venir me voir.

Arrivés chez eux, ils dirent à l'homme :

— Le Chikh nous a envoyés te chercher.

Il resta un moment comme quelqu'un à qui on a donné une gifle, et il dit :

— C'est vrai : des années ont passé sans que je m'en aperçoive.

Le lendemain même, il se mit en voyage, allant chez le Chikh, avec, pour lui, un mouton et un quintal de blé. Il allait, (avec la pénible impression) d'un joie déchiré et d'une rate arrachée : il craignait ce qu'allait lui dire le chikh et se sentait mauvaise conscience.

A son arrivée, il salua Chikh Mohand, qui lui dit :

— Tiens, te voilà ? Ne t'avais-je pas demandé de venir me voir au bout d'un an ? Cela fait trois ans maintenant. Il a fallu que je t'envoie chercher pour que tu viennes !

— Vous avez raison, Maître, c'est exact, répondit l'homme ; quand on a tout ce qu'il faut, on oublie facilement Dieu.

— Va, dit le chikh : par le Maître de ce lieu, tu seras épargné, pour la (bonne) parole que tu viens de dire.

Il était un homme, pauvre, qui prit femme : celle-ci vint habiter chez lui. Quelques jours après, des gens vinrent trouver le père de cette femme pour la demander en mariage : ils étaient riches. Le père retira au pauvre sa fille qui quitta sa maison. Il rassembla des conseillers chargés de persuader le mari de la répudier, ce qu'il refusa. Il accorda donc la main de sa fille malgré qu'elle fût en pouvoir de mari. Celui-ci se mit à chercher le moyen de supprimer le père de sa femme et l'homme qui l'épousait. Il alla demander conseil à Chikh Mohand.

Yenna-yasen :

— Int-as : lak yeqqar eCCİh Muhend : aweđ-d yer-da.

Akken bbden yer-etmurt-ennsen, ennan-as :

— Icegge-ed yer-k eccih.

Yuyal winna amm-inimi fkan abeqqa : yenna-yas :

— D eşşehli ! seddan leewam ur ukiy yid-sen.

Azekka-nni kan, yerfed yur-eccih, yebbi-yas i-kerri d-uqenar ggirden. Neṭṭa ilekku, tasa-s teg-zem, adihan yebda aqeccem : yugad eccih i s-d yeqqar ; yezra yeđlem.

Akken yebbed, isellem f-eccih. Neṭṭa yenna-yas :

— A leflani, d keçç aya ? Niy enniy-ak : aseggas a dd-uyaleđ ? Tura telt-esnin aya ! D armi iceggeey yer-k i d-ruhed ! Yenna-yas winna :

— Ansam, a ccih, d eşşehli. Win yerwan yehdee Rēbbi. Yenna-yas eccih :

— Rūh. A heqq bab bbemkan-agi, a r tmened ilmend bbawal-agi i d-enniđ.

Yella yiwen wergaz d azawali. Yejwej : ted-da tmeṭṭut-is s aḥḥam. Kra bbussan, ruhen-d yur-baba-s inehdaben, d imerkantiyen. Winna yeddem yebbi-d yelli-s yur-uzawali : twurb-ed. Ijemez-d meddn a s-d yeburu wergaz-enni : yugi. Baba-s netmeṭṭut yefka-t : tejwej gg-iri-s. Neṭṭa yethemmim adiney baba-s yak ed-wergaz i ṭ yuyen.

Iṭrūh yur-eccih Muhend adiciwer. Yebbed yur-es,

— Maître, lui dit-il : on m'a enlevé une femme dont j'avais la charge légitime : il faut que je tue.

— Niais, répondit le chikh : l'homme ne fait pas en un an ce que Dieu fait en un jour. Va, laisse-les à Dieu. Patiente quelques jours et reviens ici.

L'homme rentra chez lui. Quelques jours après, la femme fut conduite (à son nouveau domicile).

Le lendemain matin, on sortit dans la cour pour la danse "du porte-bonheur à la mariée". On s'était mis sous le frêne. (Tout à coup,) Dieu envoya le tonnerre, des éclairs, une tourmente de vent. Le frêne fut arraché jusqu'aux racines. La mariée et ses nouveaux parents se trouvèrent parmi les morts : il n'en resta pas un.

L'homme ne put que s'en réjouir. Il apporta à Chikh Mohand une offrande selon ses moyens et lui raconta les faits. Le chikh lui dit :

— Tu vois, naïf ? Si je t'avais laissé faire, tu aurais tué un homme, ta tête n'aurait pas valu cher et, de plus, la fureur (de vengeance) se serait propagée comme le feu dans les émondés.

Il y eut une femme, jadis, à qui une voisine vola son jardin. Elle alla trouver Chikh Mohand qui lui demanda :

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— Pour vous servir, Maître, dit-elle, ma voisine m'a volé mon jardin. Que dois-je faire ?

Chikh Mohand répondit :

yenna-yas :

— Aneam, a cciḥ, tetwakks-iyi tmeṭṭut gg-iri-w:
byiy adenyeḡ. Yenna-yas eCciḥ Muḥend :

— Ay-amessas, Ur iḥeddm ara læbd deg-seḡḡas
Ayn ara yeḥdem Ṛebbi degg-ibḡass.

Ruḥ, ejj-iten s afus eṛ-Ṛebbi : eṣber kra bbussan,
tuyalt-ed.

Winna yuyal saḥḥam. eeddankra bbussan, tameṭ-
ṭut-enni tedda ttislit.

Azekka-nni ṣṣbeh, ffyen-d s abraḥi adewten u-
rar n-eṣṣbuḥ en-teslit. Qqimen ddaw teslent. Ṛebbi
yesreed-it, yesberq-it, yefka-d tasejjajt ebbadu.
Taslent-enni, qelæen-d ula d izuran-is. Tislit-en-
ni d-idewlan-is ffyen d elmeggtin : ur d-yeqqim ula
d yiwen.

Argaz-enni yefreḥi. Yebbi lweeda umi yezmer i-
Cciḥ Muḥend. Yehka-yas akken tṣar eddeewa. Yenna-
yas eCciḥ Muḥend :

— Muql, ay-amessas : lukan d keccinⁱ, attenyeḡ
yiwen elæebd, aqerṛu-k adiruh wakali, yern^u afeṭ-
ṭenfufud eddeewa^a am-etmess degg-afrasen.

Tella yibḡass yiwet tmeṭṭut, tukr-as et-
jareṭṭ-is tibhirt. Tinna tekker etruḥ yur-ecciḥ, yen-
na-yas :

— D acu km-id yebbin? Tenna-yas :

— Aneam, a cciḥ, tajareṭṭ-iw tukr-iyi tibhirt:
amk ara s ḥedmey? Yenna-yas eCciḥ Muḥend :

— Lui as-tu dit quelque chose ?

— Pour vous servir, Chikh, je ne l u i ai rien dit du tout.

— Allons, dis la vérité : tu lui as b i e n dit quelque chose ?

— Sauf votre respect, Maître, je l u i ai dit : je m'en remets à Dieu pour qu'Il te punisse !

— Eh bien, cela suffit : je n'ai plus rien à te dire : à celui que Dieu doit faire payer, que pourrais-je ajouter moi-même ?

La femme s'en alla. Celle qui lui avait volé son jardin, au bout de quelques jours, mourut. Elle cueillit des légumes qu'elle apporta à Chikh Mohand.

Chikh Mohand était un ami de Dieu : Dieu s'était révélé à lui et il Le voyait. Il savait que Dieu, nous ayant créés en ce monde, nous garde en sa sollicitude. Nul ne peut prétendre L'aider ni faire aussi bien que Lui. Quand, surtout, vient l'heure de la mort, personne ne peut s'esquiver.

Il y avait un Confrère à qui les autres dirent : Va nous acheter du blé au marché. Il partit pour en acheter. Quand il le vit passer, le chikh lui demanda :

— Où vas-tu, petite tête ?

— Pour vous servir, Maître, je vais acheter du blé au marché.

— Va, bon voyage.

Arrivé au marché, il trouva que le blé ne manquait pas : il se dit : je vais attendre que le prix baisse.

— Ma yella kra s tenniḍ? Tenna-yas :

— Ansam, a cciḥ, ur s enniy acemmek.

Yenna-yas :

— Ini-d kan tidett : tenniḍ-as kra.

Tenna-yas :

— Ansam, a cciḥ, enniy-as : kellefy-am Ṛebbi.

Yenna-yas ecciḥ :

— Ih ! Dayen : ula im enniy nekk : i-win ara y-
helles Ṛebbiⁱ, acu ara s ernuy nekk ?

Tṛuḥ etmettut-enni. Tin i s yukrentibhirt ter-
na kra bbussan, temmut. Tinna tekks-ed elḥedra, teb-
bi-yas i-cciḥ.

CCiḥ Muhend d ahbib er-Ṛebbi. Itekks-as
Ṛebbi lhijab, yetwali-t. Yezra Sidi Ṛebbiⁱ iḥelq-ay-d
yṛ-eddunnit, ala nekniⁱ ig-esea d eccyel. Yiwn ur
yezmir adyekcem di-ccerk-is ney adyecbu cceyl-is.
Laḍya asmⁱ ara d-yesteqsi ff-alebsaḍ, yiwn ur yezmir
a d-yez awal-is.

Yella yiwn uḥuni nnan-as watmatn-is : ruḥ a dd-
ajwed irden. Iruḥ a d-yajew, isedda yur-ecciḥ, yen-
na-yas :

— Ay-amessas, s anⁱ akka? Yenna-yas :

— Ansam, a cciḥ, adruḥey a dd-ajwey irden.

Yenna-yas :

— Ruḥ, adisahel Ṛebbi.

Yebbed yer-essuq, yufa-n irden eumen. Yenna-
yas : Adarjuy adneysen.

Il aperçut u n e perdrix couchée sur sa couvée, près du billot d'un boucher. Il resta là le jour entier, la surveillant de peur q u e quelqu'un ne la dérange. Quand il se leva, il trouva le marché fini : il rentra sans rien rapporter.

Quand il arriva chez le chikh, celui-ci lui demanda :

— Pourquoi n'as-tu pas acheté de grain ?

— Pour vous servir, Maître, l e matin, j'ai vu du blé en quantités, (mais) j'ai vu une perdrix qui avait fait son nid près du billot d'un boucher : je suis resté là pour la protéger : quelqu'un aurait pu la déranger : j'en avais peur.

— Pauvre fada ! ce n'est pas toi qui la gardait, mais la toute-puissance de Dieu. Donne-moi ton sac.

Le chikh dit à l'un de ses affiliés :

— Va le faire remplir de blé.

Il le remplit, le lui rendit, s'en alla.

Un jour, un homme vint trouver Chikh Mohand : il était menacé d'une vengeance pour meurtre. C'est ce jour-là justement qu'on l e guettait pour le tuer. Le chikh en avait été averti par révélation divine : il donna à tous les éclaircissements qu'ils étaient venus chercher, laissant celui-là attendre en dernier. Or, il était pressé : il voyait la nuit tomber. A tout moment, il répétait :

— Sans vous presser, Maître, il est temps que je parte.

— Attends, répondait le chikh : pas encore.

(A la fin), l'homme perdit patience :

— Permettez, Maître, dit-il : je m'en vais.

Chikh Mohand voyant qu'il n e pourrait le retenir et sachant que s a dernière heure était venue,
dit :

Ťdehr-as eŤsekkurt tebrek f-arraw-is f-etqejmurt bbakli. Yeqqim ieuss-iŤ ass Kamel, yugad wi ŤŤ ileeēben. Yuyal yekker yufa ssuq yefra : iruñ s aŤham-is, ur d-yebb^{bi} acemma.

Mi d-yebb^{bed} yur-eccih, yenna-yas :

— Acimⁱ ur d-ujiwd ara? Yenna-yas :

— Ansam, a ccih, sŤbeki, ufiy eumen yirden; Ťdehr-iyi Ťsekkurt turew er-ttama n-etqerrunt bba-kli : qqimey, eusseŤ-t : uŤadey wi ŤŤ ileeēben.

Yenna-yas eccih :

— Ay-amessas, maççi d keçç i ŤŤ ieussen : d el-qedra n-Sidi Rebbi. FK-iyi-d tacekkart-ik.

Yenna-yas i-yiwn uŤuni :

— Ççar-iŤŤ-id d irden.

Yeççur-as-t-id, yerra-yas-t, iruñ.

Yibbass, yiwn iruñ yur-eccih Muhend ; neŤta yetwalas di-temgert. Ass-enni dya, qqimn a t enyen. CCih, iwerra-yas Rebbi. Ikucf-ed ak i-medden, neŤta, yejja-t d aneggaru.

Wim^a ihar adiruñ : iwala d elmeyreb. Mkul taswiet, yin-as :

— Ansam, a ccih, iruñ elhal adruñey.

CCih yeqqar-as :

— QQim kan : ma zal elhal.

Winna, trekb-it leqlala, yin-as :

— Ansam, a ccih, adruñey.

Iwala ccih maççi d ayn ara d-yarez ; yebb^{bed} la-
jl-is:

— (Pour) celui que Dieu ne garde pas,
Les Saints ne p e u v e n t rien.

L'homme s'éloigna. Quand il atteignit le lieu de l'embuscade, on le tua.

Tous, tant que (nous sommes), quand il arrive que l'un ou l'autre veut mener une vie de piété, il attend de se voir vieillir. Chikh Mohand s'adonna à l'ascèse de très bonne heure. Sidi Tayeb Ou-Khlifa, son oncle, l'avait deviné quand sa mère le berçait. Lui-même le berçait en disant : Hou... hou... mon petit Prophète !...

Le Chikh Mohand recommandait la prière à ses affiliés : il savait qu'elle est aussi indispensable que la nourriture que nous mangeons :

Chikh Mohand Ou-Lhoussine,

Pigeon sur un tapis de haute laine :

Il fait ses recommandations à ses Confrères :

Mes amis, bonne est la prière :

Celui qui ne s'en acquitte pas en cette vie

Le regrettera dans l'autre.

Le chikh Mohand commença à faire la Prière dès le début de ses études coraniques et ne l'omit jamais depuis ce temps-là. Quand il trouva la fontaine (où il faisait ses ablutions) pleine d'or, Satan ne réussit pas à le tenter :

Chikh Mohand Ou-Lhoussine,

Commença une vie de piété tout jeune.

Il alla à une fontaine puiser de l'eau

Et la trouva (pleine) d'or pur :

yenna-yas :

— Win ur ieuss Rebbi,

Ula is-d gen at-Rebbi.

Winn^a iruh. Akken d-yebbed d armi d anda s undin, enyan-t.

Nekni s-wi, has yella wi-byan adyutub, Haca ma ywal^a iman-is imal. CCİh Muhend yebda ttuba d ajtituh. Sidi Teyyebw-Ehlifa, hali-s, iseql-it mi t tetthuzzu yenna-s di-dduh. Netta s-yiman-is ihuzz-it, yenna-yas : Hu ... hu... a NNbⁱ a-mejtuh!...

CCİh Muhend yetweşsi lehwan-is f-etzallit. Yez-ra d elferd am elqut entett.

A CCİh Muhend w-Elhusin,

Ay-itbir yef-etzerbit,

Yetweşsi di-lehwan-is :

Awlad-i, telha tzallit :

Win ur t nezzull di-ddunnit,

Di-lahert adyay tiyrit.

CCİh Muhend yebda tazallit asmi yeqqar ismawn er-Rebbi. Se^gg-ass-en, ur t yejji ; ula d asmi n-yufa tala teççur d adrim, ur t yewⁱ ara ccičan.

A CCİh Muhend w-Elhusin,

Yebdan ttuba mezzi,

Iruli er-tala a d-ya^gem,

Yufa-tt-in d adrim sari :

Fontaine, donne-moi de l'eau :

(Le faux brillant de) cette vie est périssable.

A l'apogée de son succès, c'est dans la chapelle voûtée qu'il faisait ses prières, jusqu'à celle du dohor : même si les visiteurs étaient nombreux, il finissait ses prières avant de s'occuper d'eux.

Quant au jeûne, Chikh Mohand n'exigeait pas plus que l'observation du commandement divin. Il interdisait d'y ajouter, (disant que) faire plus était à considérer comme une impiété.

Des Confrères étaient venus le voir. A leur arrivée, il appela ses servantes :

— Vite, leur dit-il, apportez un plat de couscous à ces Confrères qui viennent d'arriver : il faut qu'ils déjeunent : ils doivent avoir faim.

Ils s'approchèrent (du plat) pour manger, sauf un : Chikh Mohand lui demanda :

— Pourquoi ne vas-tu pas manger avec les autres ? Tu n'as donc pas faim ?

— S'il vous plaît, Maître, répondit-il : je jeûne.

— Et pourquoi jeûnes-tu ?

— Maître, je veux faire aumône à Dieu.

— Pauvre prétentieux, dit le chikh, on ne fait pas à Dieu cadeau de sa faim : donne de tes biens : cela sert à quelque chose. Pour ce qui est du jeûne, un seul mois est valable : viens manger.

L'homme s'approcha et mangea.

A tala, fK-iyi-dd aman,
Wanna ddunnit d elfani.

Asmi tesmer ethanuṭ-is, di-lqus ig-ezḡalla^a ar
d ieeddi ṭṭhur. Ḥas eumen fell-as ezzeyyar, alamma^a
ifukk tazallit ara yecyel yid-sen.

Ula d Remdan, ala^a ayen d-iferred Sidi
Rebbi ig-etweṣṣi CCİh Muḥend. Yetṭaḡi wiⁱ
ara s izeggden. Win ara s yuzumen ennigwayla-s yet-
ṭusenma takeffart.

Bukien-d lehwan yur-eCCİh Muḥend. Akken bbden
Yur-es, inebbeh f-etheddamin-is, yenna-yasent :

— Awimt-ed tarbut en-seks^u i-lehwan-aḡi i d-yu-
san, adfetren : ḷḷuzen.

Qerrebni adeḡḡen yak^f, haca yiwnur enqerreb ara.
Yenna-yas CCİh Muḥend :

— Acimⁱ ur etqerrebḡ ara keḡḡinⁱ atteḡḡed ? Eeniⁱ
ur teḷḷuzḡ ara ? Yenna-yas winna :

— Ansam, a cciḡ, uzamey.

Yenna-yas CCİh Muḥend :

— D acu tuzameḡ ? Yenna-yas uḡuni-nni :

— Ansam, a cciḡ, uzamy adseddeḡy i-Rebbi.

Yenna-yas CCİh Muḥend :

— Ay-amessas, ur yettseddiḡ hedd laz i-Rebbi:
seddiḡ erreḡzq : d win ikk inefeen. Ma d Remdan, ala^a
aḡur ig-juzen. Qeddm atteḡḡed.

Iqeddm-ed winna, yeḡḡa.

Chikh Mohand ne fit pas le pèlerinage de La Mecque comme tout le monde : il s'y rendit mystérieusement, comme en font foi les pèlerins qui le virent faire, là-bas, la prière avec eux. Les hadjis vont à La Mecque pour y prier en union avec le Prophète : Chikh Mohand vivait en sa compagnie et n'avait pas besoin de faire un tel déplacement. Si cela avait dépendu de lui, l'argent que dépensaient les gens pour le Pèlerinage, il aurait préféré qu'on s'en servît pour soulager les malheureux. C'est lui qui a dit :

Le pain (donné) tout chaud (en aumône) vaut mieux que La Mecque entourée de ses murailles.

Et encore :

Que celui qui veut visiter des sanctuaires commence par faire le bien autour de lui.

Chikh Mohand avait la dévotion de l'aumône. Il disait : La prière rachète, l'aumône préserve. Il savait que c'est avec elle qu'il construirait sa maison (dans l'autre vie). De tout ce que lui apportaient les visiteurs, il ne gardait rien pour lui : une main recevait, l'autre distribuait.

CCİh Muhend ur ð-ihuj ara di-ttahrâ, haca
 di-tbadnit. LLan elhejjaj i t-id yezran,
 yezull yid-sen. Lhejjaj ara yruhen, adezzallen mut-
 ni d-ennbi : CCİh Muhend ttiyimit yid-es mebla ma y-
 ruh. MMer yufi, ayn ara şerfen medden yel-lhijj,
 yesmenyifiy adesferhen yis-s ameybun. D neţţ^a i s
 yemnan :

Tahbult em-lefwar Tif elkeeba mleswar.

Yenna-yas day-en :

Wi-byan adizur lemcam Adyezwir degg-at-welham.

CCİh Muhend ihemmel essadaqa : yeqqar : Tazallit
 etfeddu, ssadaqa tnejju. Yezra yis-s ara yebn^u ah-
 ham-is. K^a ara s-ð awin ezzeyyar, ur t yejjaj^a ara
 i-yiman-is : afus yetţay, wayed yetţak.

T A B L E

<i>Avant-Propos</i>	I
<i>I. Enfance et années de formation</i>	1
<i>II. Les disciples</i>	15
<i>III. La Maison du Chikh</i>	29
<i>IV. Les Hôtes du Chikh</i>	45
<i>V. Le Conseiller</i>	75

Rédaction - Administration :
FORT-NATIONAL, Tizi-Ouzou (ALGÉRIE)

Gérant : J.M. DALLET, P.B.
